

connexions



No ④

septembre 2024

Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation et sans lutte, pas de développement.

Mao Zedong

p.2 : Attitudes, comportements, valeurs, principes : la citoyenneté socialiste

p.4 : Que les masses conquièrent la France avec les dialecticiens !

p.9 : Le dialecticien attribue une place essentielle aux révolutions techniques et culturelles

p.12 : Les dialecticiens affirment la dialectique des sentiments

p.15 : Pour un dialecticien, les gens ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être

p.19 : Être dialecticien pour ne pas rater sa vie, pour chaque personne comme pour l'humanité

p.22 : Pour le dialecticien, tout est comme une partie d'échecs

p.24 : La subjectivité dialecticienne, pinacle du marxisme-léninisme-maoïsme pour le XXIe siècle

p.29 : Plus que révolutionnaire à la française, il faut être dialecticien pour la Révolution

p.32 : Parti Communiste du Pérou, La ligne de construction des trois instruments de la révolution, 1988

Attitudes, comportements, valeurs, principes : la citoyenneté socialiste

Les communistes sont taillés dans une roche à part, comme l'a formulé Staline ; ils répondent à des exigences que la grande masse des gens n'est pas en mesure de comprendre encore.

Ils sont à l'avant-garde de l'Histoire et ils œuvrent à faire en sorte que s'articule le passage d'une époque à une autre. Ils ne s'alignent par conséquent pas sur les mœurs du capitalisme, encore moins du capitalisme décadent. Ils agissent conformément à ce qui est attendu de l'époque, à savoir la transformation de toute la base de la société, pour l'établissement d'une citoyenneté socialiste.

On trouve une excellente présentation de ce dont il s'agit dans la première partie du programme du Parti Communiste du Pérou. On lit en 1990 :

« Le Parti Communiste du Pérou a pour fondement et guide le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme, et spécifiquement la pensée Gonzalo, en tant qu'application créatrice de la vérité universelle aux conditions concrètes de la révolution

péruvienne, pensée qui est l'œuvre du Président Gonzalo, chef de notre Parti.

Le Parti Communiste du Pérou, avant-garde organisée du prolétariat péruvien, qui fait partie intégrante du prolétariat international, assume particulièrement les principes de base suivants :

- * La contradiction, loi fondamentale unique de l'incessante transformation de la matière éternelle ;
- * Les masses font l'histoire, et « On a raison de se révolter » ;
- * La lutte de classes, la dictature du prolétariat et l'internationalisme prolétarien ;
- * La nécessité du Parti Communiste marxiste-léniniste-maoïste qui applique avec fermeté l'indépendance, l'auto-décision et s'appuie sur ses forces ;
- * Combattre simultanément et implacablement, l'impérialisme, le révisionnisme et la réaction ;

* Conquérir et défendre le Pouvoir avec la guerre populaire ;

* La militarisation du Parti et la construction concentrique des trois armes de la révolution [le Parti, l'Armée et le Front] ;

* La lutte entre deux lignes comme force motrice du développement du Parti ;

* Constante transformation idéologique, et mettre toujours la politique au commandement ;

* Servir le peuple et la révolution prolétarienne mondiale ;

et,

* Désintéressement absolu, et juste et correct style de travail. »

Étant donné que nous vivons dans une société capitaliste avancée, il faut souligner cependant d'autres points. Ils sont dans l'esprit tout à fait dans le prolongement du style de travail du Parti Communiste du Pérou et du communisme en général, bien sûr. La substance est la même, ce qui change c'est la situation concrète, définie par l'Histoire.

Ainsi, l'un des grands critères de la vie quotidienne communiste, c'est la régularité et la tempérance. Rien n'est plus étranger aux communistes que ces défauts présentés par Lénine, avec justesse, comme typiques de la petite-bourgeoisie : « manque de caractère, dispersion, individualisme, passage de l'enthousiasme à l'abattement ».

Les communistes procèdent à la transformation de la matière : ils travaillent, ils œuvrent dans la science, ils réalisent des œuvres artistiques, ils agissent comme dirigeants des esprits et poussent à l'action dans la lutte des classes. Ils saisissent la réalité de manière dialectique, par conséquent ils sont protagonistes, dans un esprit collectif. Ils ne sauraient être repliés sur eux-mêmes ou inversement agités dans tous les sens.

Il va de soi que ceux qui sont corrompus par le capitalisme dénonceront le fait qu'une telle ligne de conduite produit un « isolement ». C'est en réalité la mise en place d'une forteresse : forteresse sur le plan des idées, des valeurs, de la conception du monde. Et comme l'a formulé Staline, « les meilleures forteresses se prennent de l'intérieur ». Il faut donc faire en sorte de toujours être à la hauteur des exigences de son époque, surtout quand elle implique de grands bouleversements.

Dans toutes les situations, les communistes posent la lutte de deux lignes, ils cherchent à savoir ce qui est juste et ce qui est injuste, si la

contradiction implique un antagonisme ou bien si c'est une contradiction du type « au sein du peuple ». Il distingue pour ce faire ce qui est la contradiction principale et ce que sont les contradictions secondaires.

Cette recherche implique d'être positionné de manière active, car qui est passif ne peut que succomber devant l'avalanche des « propositions » du capitalisme pour la vie quotidienne. Ici, le critère est facile : qui respecte l'héritage historique et se tourne vers les masses a raison. Qui, à l'inverse, s'éloigne des masses pour se précipiter dans la consommation agitée a tort.

Cela est vrai bien entendu pour la consommation des produits capitalistes, qu'on pense à Netflix, Instagram, Tinder, Uber Eats... Mais également l'art contemporain, les jeux vidéo, les cafés et restaurants, etc. La vie facile dans le capitalisme est un piège, qui agit sans réfléchir, sans peser le pour et le contre, sans reconnaître la dignité du réel, est condamné à se perdre, à s'effondrer moralement, psychologiquement, socialement.

Il est impossible ici de ne pas remarquer également que cela joue également dans le rapport aux questions sociales, culturelles, idéologiques. L'histoire du mouvement révolutionnaire français connaît très bien justement des phénomènes qu'on peut qualifier d'ultra-gauche, où pendant quelques mois ou quelques années, des jeunes s'imaginent

révolutionnaires et consomment le « militantisme ». C'est là une véritable « cinquième colonne » qui tente de détruire le mouvement révolutionnaire de l'intérieur. Le trotskisme est l'idéologie majeure de cette tendance historique.

Si on évite les pièges et qu'on s'aligne sur les valeurs correctes, alors au fur et à mesure, à l'échelle temporelle d'une génération, la citoyenneté socialiste peut s'affirmer comme programme, comme proposition historique. ■

« 3. Le PMD a comme raison d'être la systématisation du matérialisme dialectique dans tous les domaines, au niveau personnel et à l'échelle de toute la société, dans une humanité unifiée vivant en harmonie avec la planète Terre reconnue comme Biosphère.

4. Le matérialisme dialectique est porté par le prolétariat, classe transformatrice de la réalité et unificatrice de l'humanité, génératrice du mode de production socialiste abolissant toute exploitation et toute oppression. »

Que les masses conquièrent la France avec les dialecticiens !

L'hégémonie de la bourgeoisie française sur la société est une réalité particulièrement profonde de notre pays. Cela tient fondamentalement au fait que la bourgeoisie française a imprimé une profonde marque par la charge de la Révolution française et de son prolongement.

On peut résumer cette hégémonie à trois formes principales sur lesquelles s'appuie la domination de la bourgeoisie en tant que classe, et que tout révolutionnaire en France doit connaître, étudier et combattre :

- l'importance sociale et culturelle de la petite-bourgeoisie entrepreneuriale,
- le caractère militaire et bureaucratique des institutions et de l'administration,
- enfin, l'état d'esprit politiquement tourné vers l'opinion et « l'art de vivre ».

La petite bourgeoisie entrepreneuriale est un appui essentiel à la bourgeoisie de notre pays. La Révolution française et le processus d'industrialisation qui a suivi ont permis de généraliser l'urbanisation et l'accès à la petite propriété. Dans les campagnes, la redistribution des terres, et dans les villes la multiplication des

activités de « services » accompagnant l'industrialisation de l'appareil productif, ont progressivement, au cours du 19^e siècle, étendu la surface de la petite bourgeoisie. Portée par cet élan, la petite bourgeoisie a littéralement empoisonné la vie politique française en perturbant à tout propos le processus de la lutte des classes.

C'est ce qu'a bien montré Karl Marx dans *La lutte des classes en France* (publié en 1850), en parlant des soulèvements de 1848 :

« Le combat de Juin avait été dirigé par la fraction républicaine de la bourgeoisie, avec la victoire lui revint nécessairement le pouvoir de l'État.

L'état de siège mettait sans résistance Paris à ses pieds, et dans les provinces régnait un état de siège moral, l'arrogance de la victoire pleine de brutalité menaçante chez les bourgeois et l'amour fanatique de la propriété déchaîné chez les paysans. Donc aucun danger d'en bas ! (...)

En juin 1848, la République bourgeoise qui se constituait avait gravé son acte de naissance sur les tables de l'histoire par une bataille

indicible contre le prolétariat, en juin 1849, la République bourgeoise constituée le fit par une comédie inénarrable, jouée avec la petite bourgeoisie. Juin 1849 fut la Némésis de juin 1848.

En juin 1849, ce ne furent pas les ouvriers qui furent vaincus, mais les petits bourgeois placés entre eux et la révolution qui furent défaits.

Juin 1849, n'était pas la tragédie sanglante entre le travail salarié et le capital, mais le spectacle abondant en scènes d'emprisonnement, le spectacle lamentable entre le débiteur et le créancier.

Le parti de l'ordre avait vaincu, il était tout-puissant, il lui fallait maintenant montrer ce qu'il était. »

L'établissement de la troisième République à partir de 1870 est la forme institutionnelle de cette neutralisation politique à laquelle la petite bourgeoisie aspire dans son alliance avec la bourgeoisie, aussi bien que le « bonapartisme », que Karl Marx désigne dans cet extrait comme « le parti de l'ordre ». C'est la force idéologique de la bourgeoisie lorsqu'elle s'impose de fait avec l'appui des masses.

Tout le paradoxe de la vie politique française, vue depuis la bourgeoisie, tient dans cette confrontation entre bourgeoisie et petite bourgeoisie. Leurs intérêts sont présentés comme communs alors qu'ils sont divergents, tout en étant divergents lorsqu'ils parviennent à être communs.

Concrètement, la bourgeoisie subjugue sans cesse les masses par la promesse petite-bourgeoise de l'ordre et de la petite propriété contre les revendications révolutionnaires, mais en même temps elle s'oppose à l'agitation ultra-démocratique ou aux demandes de réformes en tout sens, pour ne pas dire hystériques, de cette couche sociale, incapable de se constituer en parti de par son inconsistance sociale fondamentale.

La petite bourgeoisie, qui incarne si on peut dire la réalisation (temporaire historiquement) des promesses sociales de la bourgeoisie, vit en permanence entre des aspirations idéalement élevées, ou basement matérielles et pragmatiques. Et cela sous la double menace de la Révolution sociale et de la liquidation par la bourgeoisie, qui est prête à tout moment à détourner sur elle la révolte populaire au nom de l'aspiration à l'ordre.

Il faut alors noter le point suivant. En phase d'expansion, la petite bourgeoisie se reconnaît

volontiers dans une sorte de centrisme, tel que l'expriment en partie par exemple des gens comme Emmanuel Macron, François Hollande ou Raphaël Glucksmann.

Un tel cadre empoisonne constamment et de manière structurelle, pour des raisons historiques, la vie sociale française dans son ensemble. Une figure nationale petite-bourgeoise du Français typique est ainsi le petit entrepreneur besogneux et magouilleur « juste ce qu'il faut », à qui « on ne la fait pas », qui méprise la grande bourgeoisie et ses cadres et se sent plus proche du peuple, c'est-à-dire de « ceux qui travaillent », en dénonçant au passage les « profiteurs » des avantages sociaux et les tire-au-flanc.

C'est typiquement le public de Cnews ou Sud Radio, volontiers « gilets jaunes », pro-paysans, anti-fiscal, ou tout ce que l'on voudra dès lors que c'est pour « foutre la paix aux gens et laisser bosser ceux qui bossent ». Sa caricature est le beauf, et une partie du prolétariat malheureusement subit l'influence néfaste de ce modèle, poussant l'effectif des masses disponibles à se réduire à une plèbe et à se vendre à toutes les promesses populistes.

Cette base est un terreau particulièrement fertile à l'irrationalisme, religieux et/ou complotiste en général et bien entendu antisémite en particulier.

Cependant, comme la petite bourgeoisie est en roue libre, et serait de toute manière incapable de constituer un Parti, il existe une fraction en son sein qui a des ambitions contestataires. Elle entend rassembler cette plèbe, placer le lumpen-prolétariat des métropoles derrière elle, avec des slogans et revendications ultra-démocratiques. C'était déjà le cas dans le Paris de l'époque de Karl Marx en 1848, avec par exemple les partisans républicains-sociaux de Ledru-Rollin et de George Sand. Pierre-Joseph Proudhon est la grande figure historique de ce type de contestation.

Cette frange de la petite bourgeoisie s'exprime aujourd'hui volontiers à travers des mouvements comme celui de la France Insoumise, ou dans le cadre des nombreux petits partis trotskistes, dont l'agitation alimente de toute manière le terreau populiste, complotiste, poussant les masses vers l'extrême-droite, tout en prétendant (et encore même pas toujours) la combattre.

On perdrait de toute façon de l'énergie et un temps inutilement dépensé à essayer de faire le panorama de ce que toute l'agitation de la petite bourgeoisie produit, ou frelate pour mieux dire, sur le plan social et politique. On aura compris l'essentiel si on part du postulat posé par Karl Marx à ce propos, et qui concerne directement notre pays.

La lecture et l'étude de la thèse de Zeev Sternhell, notamment dans *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France* (1983), permet de saisir l'essentiel de ce qu'il faut comprendre concernant l'inévitable dérive fasciste de la petite bourgeoisie lorsqu'elle est en roue libre entre le prolétariat et la bourgeoisie.

La position à tenir face à la petite bourgeoisie pour les révolutionnaires est donc *de ne surtout et jamais se mettre à la remorque d'une organisation petite bourgeoise*, mais tout au contraire d'en polariser les éléments démocratiques dans un Front commun, en les mettant fermement sous surveillance idéologique, notamment en écrasant par tous les moyens adaptés et nécessaires les tendances à l'irrationnel, complotistes et antisémites tout particulièrement.

Les éléments les plus centristes de la petite bourgeoisie sont généralement les plus enclins à se rallier à la bannière du matérialisme dialectique en ce qu'il affirme la centralité de la Culture et le refus net et catégorique de la barbarie. En revanche, les éléments ultra-démocratiques, notamment trotskistes ou leurs doubles symétriques libertaires-souverainistes sont à considérer a priori comme de potentiels traîtres à la Cause révolutionnaire, de par leur incapacité idéologique à assumer sérieusement une pensée rationnelle.

Il faut ici garder fermement la ligne rouge de la lutte des classes : affirmer le prolétariat face à la bourgeoisie. La trajectoire de la petite bourgeoisie, peu importe ses formes du moment, est de subir l'écartèlement et de choisir son camp. Et même pour les fractions de la petite bourgeoisie qui viendront gonfler le torrent de la Révolution, il faut garder à l'esprit qu'elles resteront nécessairement la base de la formation de lignes noires au sein de l'élan révolutionnaire, risquant à tout moment de le détourner ou de le trahir.

En second lieu, l'hégémonie de la bourgeoisie nous lègue aussi un appareil d'État, des institutions et des administrations, profondément marquées par la dimension militaire, historiquement héritées de la monarchie absolue, modernisées par la Révolution française à travers ce que l'on peut appeler le « bonapartisme », dont le pétainisme et le gaullisme de 1958 sont des avatars. On touche là au cœur de ce qui fait la domination bourgeoise qu'il s'agit de renverser. En substance, il s'agit d'une lutte d'un nouvel État contre l'ancien.

Les cadres et l'ensemble du personnel de l'ancien État constituent au premier rang l'armée de la bourgeoisie. Mais de par la fonction historique de l'État, ils sont aussi au service du peuple, en

particulier dans les parties les plus élémentaires de l'appareil.

La figure typique de ces cadres est celui de l'ingénieur ou du manager ayant fait ses études en classes préparatoires et dans une Grande École plutôt qu'à l'Université, et travaillant indifféremment dans le « public » ou le « privé ». L'état d'esprit dominant dans ces couches de la bourgeoisie française et de ses cadres est volontiers militaire, aimant la planification, les statistiques, le pilotage et le renseignement. Historiquement, la figure de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, est centrale dans le dispositif idéologique.

C'est sur cette base que la bourgeoisie s'est montrée historiquement en mesure de mobiliser et d'embrigader les masses sous sa bannière, de Bonaparte au gaullisme et au néo-gaullisme.

Toute tendance contestataire cherchant à s'emparer de l'appareil d'État bourgeois ne peut manquer de se faire avaler par ce dernier. Le modèle du genre est le Republicanisme social mis en forme par Jaurès, puis bouillie et re-bouillie par une partie de la Gauche française, jusqu'à François Mitterrand en 1981, et bien plus tard Jean-Luc Mélenchon notamment.

Ici, la tâche pour les Révolutionnaires est de conquérir une partie des cadres de cet appareil bourgeois, mais non par la séduction neutralisée du fétichisme de l'État ou de la République, mais par la conversion, au sens strict du terme, à l'esprit prolétarien et au matérialisme dialectique, du plus grand nombre possible d'entre eux afin de les retourner pour qu'ils servent les masses et le Peuple avant tout.

Cela passe donc par l'affirmation d'une nette et ferme ligne rouge idéologique visant à démolir totalement toute tendance ou toute faiblesse face au néo-gaullisme.

Enfin, la bourgeoisie française est parvenue à produire un type d'être humain au sens culturel et historique du terme, qu'elle pense être universel : le citoyen.

On ne peut négliger l'immense appareil culturel, le dispositif que la bourgeoisie a édifié dans notre pays, et qui fait encore dans une certaine mesure la force de la bourgeoisie française.

Certes, ses intellectuels et ses artistes organiques sont aujourd'hui dans une complète décadence, pour ne rien dire des institutions éducatives et culturelles dont le niveau s'effondre littéralement, mais là aussi, l'heure est à la conquête, il faut gagner les forces éducatives, intellectuelles et

artistiques de notre pays et leur faire se tourner vers le drapeau de la Révolution, vers l'esprit prolétarien et son idéologie matérialiste dialectique. Pour cela, il faut affirmer les forces éducatives, intellectuelles et artistiques des masses, les élaner de l'avant en arborant l'horizon de la Démocratie Populaire et de la Nouvelle Culture qu'elles portent, pour que cet élan inonde notre pays et anéantisse l'ancien monde bourgeois qui se meurt.

L'état d'esprit dominant dans notre pays est encore loin de ce compte, culturellement. Le Français de l'époque de la bourgeoisie décadente est un être à l'esprit enclin à l'analyse et à la critique, qui ne manque jamais une occasion de débattre ou de se faire entendre, mais qui n'a pas de dimension démocratique sérieuse. *Le Français est plus volontiers journaliste qu'acteur politique.*

L'horizon est avant tout personnel, *ce qui ne veut pas dire que le partage n'existe pas, mais essentiellement sur le mode du banquet, de l'art de vivre.*

La discipline collective est regardée *comme une sorte d'horreur oppressive, de terreur devant être rejetée au nom de la liberté et de la bonne humeur, même râleuse, du grand banquet collectif, propre et géométrique en façade, délicieusement licencieux en discrétion.*

C'est ce qui explique la remise en cause incomplète du catholicisme en France, ainsi que symétriquement, la séduction, tout aussi incomplète, en sens opposé pour l'austérité rigoriste et le collectivisme protestant ou islamique.

C'est aussi ce qui explique la facilité déconcertante avec laquelle la France se fait satelliser par les États-Unis d'Amérique. Les Américains sont une sorte d'alternative à la fois plus réussie et complètement ratée de la culture bourgeoise française.

Par exemple, en termes de style, d'art de vivre, les Américains sont moins complets, mais plus pragmatiques ; en matière d'éducation, ils sont moins théoriques mais plus pratiques ; en matière de goût pour le débat critique, ils sont plus sarcastiques qu'ironiques, etc.

Mais la Crise accélère la tendance historique de la bourgeoisie française à se placer en orbite de la puissance de frappe américaine, tendance qui s'est affirmée dans la construction européenne comme syndicat de la bourgeoisie occidentale, dépassée par les effets de la Mondialisation et de la Crise qui en découle.

Comme le sol se dérobe sous les pieds de la bourgeoisie française à mesure que sa base

historique, la nation française, se délite inévitablement dans la Crise, la fuite en avant tous azimuts à la fois vers la vassalisation américaine et vers l'expansion impérialiste, multipliant les contradictions et les impasses, impose l'américanisation de tout ce qui fait la domination bourgeoise en France, aussi bien dans la culture que dans les institutions.

Par exemple, les partis parlementaires du régime bourgeois se polarisent toujours plus nettement en deux blocs : un progressiste, imitant la « grande tente » du Parti Démocrate, et un populiste-conservateur, imitant le Parti Républicain, les uns tout aussi pro-américains et pro-Union européenne que les autres sur le fond.

Pour les Français, la découverte et la conversion au matérialisme dialectique est avec un tel arrière-plan nécessairement et littéralement un choc renversant. Il sera vécu comme une évidence dans le prolétariat et entraînera les masses dont il est le reflet de la pensée et des aspirations à la fois les plus profondes et les plus élevées. Mais entre cette évidence naturelle et la situation que nous avons sous les yeux, il y a la réalité de la France bourgeoise décadente qui a imprimé profondément les esprits dans notre pays.

Nous portons le remède, mais les guérisseurs que sont les dialecticiens doivent savoir trancher dans

le vif. L'heure est venue d'arborer la dialectique, la Culture... De diriger les consciences vers le nouveau monde auquel aspirent les masses en France et dans le monde. Notre pays est une des bases les plus importantes de la bourgeoisie de notre époque, les contradictions y sont immenses, la conscience du besoin de transformer et de se transformer aussi.

Soulevons les cœurs et aiguisons les esprits pour écrire les premiers la page du nouveau chapitre de l'Histoire de l'Humanité, celui où les Peuples fraterniseront dans la Paix, celui qui nous réconciliera avec la Nature, celui où l'Humanité célébrera la Vie sans que personne ne soit laissé de côté et tournera les yeux vers les étoiles pour se fondre dans le Cosmos. Il faut marcher au Communisme ! ■

« La contradiction est universelle, absolue; elle existe dans tous les processus du développement des choses et des phénomènes et pénètre chaque processus, du début à la fin.

Que signifie l'apparition d'un nouveau processus ? Cela signifie que l'ancienne unité et les contraires qui la constituent font place à une nouvelle unité, à ses nouveaux contraires ; alors naît un nouveau processus qui succède à l'ancien. L'ancien processus s'achève, le nouveau surgit.

Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence l'histoire du développement de ses propres contradictions. »

Mao Zedong

Le dialecticien attribue une place essentielle aux révolutions techniques et culturelles

Être dialecticien, c'est considérer que tout est en mouvement et que le mouvement est porté par les contradictions.

Tout se transforme, tout le temps et partout, et tout transforme les choses, tout le temps et partout. Le symbole du marteau et de la faucille a comme origine le principe de travailler, de transformer. En ce sens, le scientifique et l'artiste sont également des travailleurs, bien que leurs activités n'aient pas la place principale du travailleur « classique » qui lui permet de fournir les moyens élémentaires de l'existence.

Au fur et à mesure qu'on avance dans la civilisation, bien sûr, la figure du travailleur, de l'artiste et du scientifique vont se combiner toujours davantage. Mais c'est un long parcours, car les domaines de la production de biens, de la production scientifique et de la production artistique apparaissent malheureusement comme séparés aux yeux des gens. Il est vrai qu'on aborde des choses différentes ; néanmoins, le principe dialectique est le même.

Que se soit dans la production en tant que telle, les sciences ou les arts, on procède par analyse des contradictions, on recherche la dimension productive et l'harmonie – du moins, dans le socialisme. Et justement, ici il faut cerner un aspect très important, qui a été souligné de manière magistrale par Mao Zedong.

Il existe en effet une contradiction entre la transformation et les moyens de la réaliser. Chaque époque est définie par des moyens de production particuliers : on ne produit pas au moyen-âge comme à l'époque esclavagiste ou dans une société industrialisée.

Pareillement, il existe une contradiction entre la transformation et la conception qu'on a de celle-ci. Le paysan de l'Inde antique ne voyait pas son activité comme celui en Europe au moyen-âge, ou en Afrique au 20^e siècle.

Le premier aspect concerne la technique, le second la culture. Et l'humanité connaît, dans la pratique, des révolutions techniques et des révolutions culturelles. Cela a existé dans le passé, cela existera dans le futur. Mao Zedong nous enseigne ici que :

« Bien qu'il n'y ait pas de guerre dans le système socialiste, la lutte existe toujours, une lutte entre différentes factions au sein du peuple.

Bien que, dans le système socialiste, il n'y ait pas de révolution au cours de laquelle une classe renverse l'autre, la révolution existe toujours.

Le passage du socialisme au communisme est une révolution.

Le passage d'un stade à un autre stade du communisme est aussi une révolution.

Il existe également des révolutions techniques et des révolutions culturelles.

Le communisme passera nécessairement par beaucoup de stades. Il y aura donc beaucoup de révolutions. »

Le dialecticien, c'est celui qui comprend que le principe de révolution est présent dans toute contradiction, car la contradiction de deux opposés produit un saut qualitatif. Un artiste qui ne voit pas les opposés dans son travail n'est pas en mesure de réaliser une œuvre véritable. S'il est musicien, il doit voir les contradictions entre les différents instruments utilisés, qui doivent s'accorder ensemble pour former plus que la somme de leurs parties.

C'est ce qu'on appelle le contrepoint. Les lignes musicales des instruments ne suffisent toutefois pas : il faut également une harmonie permise par la mélodie.

La mélodie est la qualité et les instruments forment la quantité. En même temps la mélodie est le particulier et les instruments l'universel. Et, si tout se passe bien, la mélodie atteint l'universel aux yeux de l'humanité, car chaque instrument en particulier a été agencé par l'artiste de manière efficace en termes de production artistique.

On voit ici que ce qui va faire réellement avancer l'humanité, ce sont les échanges entre les travailleurs produisant des biens, les artistes et les scientifiques. Il faut cependant pour cela le socialisme, car les artistes et les scientifiques relèvent des couches intellectuelles dont la formation et l'encadrement social relèvent du capitalisme et de la bourgeoisie. C'est également le cas des travailleurs, qui sont encadrés de fait par le capitalisme et la bourgeoisie, à la grande différence toutefois qu'eux sont en mesure de s'y arracher, de par leur place historique au cœur du mode de production.

Cette vision dialectique de la production est très exactement celle que la Révolution culturelle a voulu mettre en place en Chine populaire, avec un élément qui vient s'ajouter : l'armée, qui doit être liée fondamentalement aux masses, avec ici un rôle essentiel attribué à la milice. L'océan

populaire en armes, telle est la ligne dialecticienne en ce domaine.

Il va de soi également que, lorsqu'il y a des progrès techniques qui se produisent, il faut un regard dialectique. L'irruption d'internet dans le capitalisme est un exemple par la négative ici : on voit bien comment l'humanité a agi sans esprit critique, se plaçant à la remorque des grandes entreprises façonnant internet.

Mais pour prendre un exemple plus simple de problème technique, on peut se tourner vers la photographie. Les gens, lorsqu'ils ressentent des émotions lors d'événements familiaux ou publics, prennent des photographies rapides, sans intérêt aucun, au lieu d'emmagasiner l'événement de manière consciente dans leur vie émotionnelle.

C'est là un gâchis terrible sur le plan des sensations, et également une démarche fétichiste, qui vise à « capter » le moment au moment d'une photographie, comme pour l'accumuler de manière capitaliste. C'est là un exemple de problème lié à l'invention de la photographie, de soucis liés à une révolution technique.

Cela souligne à quel point la vision matérialiste dialectique a raison de dire que pour avancer, l'humanité doit avoir une relecture critique de son propre passé, pour faire des auto-critiques et se débarrasser des chemins erronés qui ont été pris. Le rapport aux animaux est ici exemplaire de l'erreur et de l'horreur, et l'humanité doit mener non seulement des

révolutions culturelles, mais aussi des révolutions techniques, car il faut se débarrasser des usines de la mort où l'on tue à la chaîne.

Il est intéressant de voir ici comment le développement des forces productives permet et implique cela. Au début, l'humanité en devenir a dû manger de la viande pour fournir de l'énergie à son cerveau. Puis, l'isolement de l'humanité ayant développé son cerveau nécessitait de tuer les animaux. Il est toutefois matériellement impossible que l'humanité développée continue de même, tout d'abord en raison de l'impossibilité d'une production d'animaux d'une ampleur mondiale pour une consommation mondiale, et ensuite en raison de l'horreur que cela produit moralement.

Inversement, la mondialisation permet au début du 21^e siècle de se nourrir de manière végétalienne sans aucun souci, ce qui était encore très difficile voire impossible à la fin du 20^e siècle. Il y a là une révolution technique moderne, sans animaux, qui s'oppose à une révolution technique passée, avec les animaux. C'est une forme de négation de négation ; au-delà de toutes ces considérations de toutes façons, l'humanité civilisée, socialiste, ne peut faire que l'éloge de la vie et non de la mort, et célébrer la vie des animaux sauvages, de la végétation, de la Nature en général.

C'est là la dimension culturelle qui est le pendant dialectique de la dimension technique.

C'est une contradiction, là aussi, et à chaque fois il faudra aller la chercher. La compréhension nouvelle a toujours été bataille, c'est vrai pour le passé et ce sera vrai à l'avenir.

Mao Zedong nous prévient ici que :

« Nul ne sait combien d'injures ont été déversées sur le Parti Communiste. Le Kuomintang nous taxait de 'bandits communistes', et les gens qui entraient en rapports avec nous étaient considérés comme étant 'de mèche avec les bandits'.

Mais finalement, les 'bandits' se sont avérés meilleurs que les 'non-bandits', les gens du Kuomintang.

Depuis l'antiquité, ce qui est avancé n'a jamais fait l'objet, au début, d'un accueil favorable ; on l'a toujours reçu par un flot d'injures.

Dès leur naissance, le marxisme et le Parti Communiste ont été couverts d'invectives. Dans dix mille ans, les choses d'avant-garde feront toujours l'objet d'injures à leurs débuts. »

Naturellement, s'il n'y aura pas de différences dans la situation, il y aura des nuances, et les

injures prendront un caractère tout à fait différent au sein d'une humanité avancée. Mais ce sera toujours une lutte, car toute proposition nouvelle forme un contraste, établissant une différenciation. Celle-ci pose, selon les situations, une lutte, et c'est cela qui permet le développement.

Le dialecticien, qu'il soit travailleur, artiste ou scientifique, doit se tourner vers les opposés, vers le vrai et le faux, le nouveau et l'ancien, le juste et l'injuste, etc. C'est une loi universelle, comme nous le dit Mao Zedong :

« C'est dans la lutte seulement que le marxisme peut se développer : il en a été ainsi dans le passé, il en est ainsi dans le présent, et il en sera nécessairement ainsi à l'avenir.

Ce qui est juste se développe toujours dans un processus de lutte contre ce qui est erroné.

Le vrai, le bon et le beau n'existent jamais qu'au regard du faux, du mauvais et du laid, et se développent dans la lutte contre eux.

Au moment même où l'humanité rejette quelque chose de faux et accepte une vérité, une nouvelle vérité entre à son tour en lutte

contre de nouvelles opinions erronées.

Cette lutte ne cessera jamais.

C'est la loi du développement de la vérité, et c'est évidemment aussi la loi du développement du marxisme. »

Le dialecticien ne fait pas un fétiche de la lutte, il ne cherche pas le trouble. Il assume cependant le développement inégal, qui pose un certain désordre, et il y a alors contraste, différence, lutte... révolution.

Une civilisation établie sur ce principe dialectique ne peut que progresser à très grande vitesse vers le meilleur – c'est le sens même du Communisme. ■

« 9. Le PMD a comme démarche la lutte des deux lignes, dans tous les domaines : la constatation de la contradiction, l'affirmation de la ligne rouge face à la ligne noire, le renforcement de la ligne rouge jusqu'à la victoire de celle-ci. »

Les dialecticiens affirment la dialectique des sentiments

Les gens apprécient les dialecticiens. Pourquoi ? Car ils donnent de bons conseils pour la vie de tous les jours. Il aiment analyser toute situation non pas par charité ou pour se flatter mais parce que toutes les situations relèvent du reflet de la réalité et renferment des enseignements. Et il y a un domaine où l'on demande souvent des conseils et où cela tient particulièrement à cœur, ce sont les relations et, a fortiori, les relations sentimentales.

Pour la majorité des gens, il est en effet très difficile de démêler la complexité des sentiments et des réactions humaines. Ces dernières sont en effet considérées à part, et encore plus en inter-relation avec leur complexité intime. Et si l'on parle de la jeunesse, les relations ne sont même presque plus, ou très difficilement reconnues en tant que telles, noyées dans un flot de rencontres facilitées, banalisées par l'usage des applications sur internet.

Face à cette complexité, souvent revient l'idée qu'il faut se connaître soi-même, notamment grâce au fait d'être autonome dans sa vie, avant de

pouvoir commencer une vraie histoire d'amour. En parlant en des termes matérialistes dialectiques, cela revient à maîtriser un des aspects de la contradiction, puisqu'une relation est une contradiction entre deux personnes cherchant à se résoudre. C'est cela le moteur d'une relation.

En pratique, dans les discussions, grâce au matérialisme dialectique, il est possible de saisir les différents aspects, y compris ceux qui apparaissent comme secondaires ou sans rapport. Il ne suffit évidemment pas d'avoir le point de vue des personnes impliquées dans une relation mais aussi de mettre les choses en rapport avec le contexte et les autres niveaux de contradiction.

C'est une démarche qui n'a rien à voir avec la psychologie, car la psychologie sépare les choses, sépare les individus et ne vise qu'à recentrer sur soi. Cela ne permet, au mieux, qu'à deux individus d'avancer côte à côte en mettant en avant la « compatibilité », au lieu de mettre en avant l'existence d'une *contradiction productive*.

L'approche psychologique est malheureusement très répandue parmi les masses, principalement par le biais du développement personnel. Ce dernier est une voie de garage psychologique qui n'est qu'une manière de faire peser le poids de la société sur l'individu et dont les méthodes

principales sont l'auto-persuasion et la consommation (de paysages, de voyages, d'une multitude de styles de vie, de régime alimentaire, de salles de fitness, de pratiques sectaires de repli sur soi...). Sous cette influence, les gens deviennent des petits rois et reine de l'illusion du bien-être et de la joie, sans cesser d'être tout à fait malheureux en leur for intérieur. Dans ces conditions, impossible de vivre de vraies rencontres.

Avec un tel arrière-plan historique, les dialecticiens sont, dans les discussions, le plus souvent assimilés à des psychologues savants, ou du moins, à des personnes s'intéressant à la psyché humaine, ce qui n'est pas faux bien entendu. Mais il existe un fossé entre les conceptions dialectiques et celles « psychologiques », un antagonisme profond qui sera un aspect de la bataille culturelle entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Il y a également un autre travers possible quand on parle de relations, c'est de tomber dans la sociologie. Cette dernière introduit la notion de contexte historique avec les rapports d'oppression, mais ne voyant pas cela comme une contradiction, elle formule des solutions tranchées, volontaristes, niant la dignité du réel.

Ici, la richesse des rapports entre les êtres humains est nié au nom d'un formalisme qui démolit, qui assèche. On disqualifie l'autre, on nie la complexité, on supprime le rapport dialectique. Cela a pu donner entre autre, en tant que courant idéologique, le lesbianisme politique ou le séparatisme (entre hommes et femmes), mais le pragmatisme capitaliste qui rejette les sentiments au nom du calcul des bénéfices n'est pas fondamentalement différent.

Le matérialisme dialectique, lui, saisit les mouvements historiques en mettant en avant la contradiction millénaire entre les hommes et les femmes. Il comprend ce qu'est le patriarcat. Il regarde d'où viennent les gens, de quoi ils sont le produit, vers quoi ils se tournent. Il distingue les tendances en développement.

Soulignons toutefois un point, justement dialectique. Discuter avec une personne maniant la dialectique peut être tour à tour réconfortant et déboussolant, car cela expose, tout en remettant en cause. Qui plus est, cela ne saurait suffire à régler ses problèmes, sinon il suffirait d'avoir des consultants en dialectique.

Pour aller vers la symbiose et les relations harmonieuses, il faut évidemment changer les rapports sociaux et pour cela que les gens eux-même s'emparent de la dialectique et l'appliquent

à tous les aspects de leur vie, pour en faire ressortir les contradictions.

Qui ne le fait pas ne peut pas prétendre à être communiste, et c'est précisément parce que plein de « contestataires » ne sont pas matérialistes dialectiques qu'il y a, de manière régulière, des viols et des personnes toxiques dans le milieu « militant ». C'est là une situation de vie quotidienne corrompue par le capitalisme, reproduisant les crimes qu'on trouve dans la société. L'incapacité à s'emparer du matérialisme dialectique qu'on trouve ici reflète le caractère petit-bourgeois d'un tel milieu, révolté de se soumettre à une idéologie toute puissante car scientifique.

Des relations saines pour l'homme nouveau, la femme nouvelle, passent par le principe de non-séparation entre les sentiments et la sexualité, entre les membres du couple et le couple lui-même. Dans le capitalisme, la pensée dominante affirme exactement l'inverse. Et les femmes sont ici les premières victimes, car en reprenant la ligne dominante, elles vivent dans la répétition de leurs traumatismes et dans la reproduction moderne du patriarcat. Les hommes qui s'alignent sur l'individualisme ambiant sont quant à eux surtout des profiteurs *qui s'arrêtent à ce qui les arrange*.

Dans ses *Souvenirs sur Lénine*, Clara Zetkin reconstitue de manière tout à fait claire le point de vue de Lénine.

« En tant que communiste, je n'ai pas la moindre sympathie pour la théorie du verre d'eau [qui affirme qu'on peut coucher avec quelqu'un comme on boit un verre d'eau], même quand elle arbore cette belle étiquette de « libération de l'amour ».

D'ailleurs, cette libération de l'amour n'est plus une chose nouvelle, pas plus qu'elle n'est communiste. Rappelez-vous qu'elle a été prêchée dans la littérature au milieu du siècle dernier, comme l'« émancipation du cœur ». Dans la pratique de la bourgeoisie, cette « émancipation du cœur » s'est révélée en fait comme l'« émancipation de la chair ».

La prédication était faite, à cette époque, avec plus de talent qu'aujourd'hui. Je ne puis juger à quel point elle reste en accord avec la pratique.

Ce n'est pas que j'aie l'intention de prêcher l'ascétisme. Pas le moins du monde.

Le communisme n'apportera pas l'ascétisme, mais la joie de vivre, la force, entre autres, par la satisfaction complète du besoin d'aimer. Mais je suis d'avis que cet abus des plaisirs sexuels que l'on constate en ce moment n'apporte ni la joie, ni la force.

Il ne fait que les diminuer. A l'époque de la Révolution, c'est grave, très grave !

C'est précisément la jeunesse qui a le plus besoin de joie et de force.

Du sport sain, de la gymnastique, de la natation, des excursions, des exercices physiques de toutes sortes, diversité des occupations intellectuelles !

Apprendre, étudier, faire des recherches, autant que possible en commun ! Tout cela donnera davantage à la jeunesse que les éternelles discussions et conférences sur les problèmes sexuels et les plaisirs de l'existence.

Des corps sains, des cerveaux sains : ni moine, ni Don Juan, ni non plus, comme milieu, le philistin allemand.

Vous connaissez notre jeune camarade X... Un garçon remarquable, très doué. Mais je crains qu'il n'arrive à rien de bon. Il bourdonne et va de femme en femme. Cela ne vaut rien pour la lutte politique, pour la Révolution.

Je n'ai aucune confiance dans la sûreté et la persévérance dans la lutte des femmes chez qui le roman personnel s'allie avec la politique.

Pas plus que dans les hommes qui courent après toutes les jupes et s'amourachent de toutes les femmes. Non, non, cela ne s'accorde pas avec la révolution !

La Révolution exige la concentration, le renforcement des énergies. Des individus autant que des masses.

Elle n'admet pas des excès, qui sont l'état normal des héros décadents à la d'Annunzio [écrivain italien d'esprit aventuriste et aligné sur le fascisme par la suite].

L'excès des plaisirs sexuels est un défaut bourgeois, c'est un symptôme de décomposition.

Le prolétariat est une classe qui monte. Elle n'a pas besoin de stupéfiant ni de stimulant.

Pas plus au moyen de l'excès des plaisirs sexuels qu'au moyen de l'alcool. Elle ne doit pas et ne veut pas s'oublier elle-même, oublier l'horreur et la barbarie du capitalisme.

Les motifs d'action, elle les tire de ses propres conditions d'existence et de son idéal communiste.

De la clarté, de la clarté, et encore de la clarté, c'est de cela qu'elle a surtout besoin ! C'est pourquoi, je le répète, pas d'affaiblissement, pas de gaspillage d'énergies !

La maîtrise de soi, la discipline intérieure, cela n'est pas de l'esclavage, même en amour ! »

Tout cela est très clair ! ■

Pour un dialecticien, les gens ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être

La première grande qualité du dialecticien, c'est de parvenir à voir qui sont réellement les gens. Si on ne dispose pas de cette qualité, alors on ne peut pas aimer le peuple, et si on ne peut pas aimer le peuple, alors on ne peut pas être communiste.

Jésus était, en ce sens, un communiste, bien entendu un communiste primitif. Son sens de l'empathie lui permettait, en effet, de croire en chaque personne. Chaque personne pouvait être sauvé, selon lui, sans exception. Cela exprime une fidélité au peuple. La limite de Jésus, c'était qu'il s'appuyait sur sa démarche sur le principe de « Dieu le père ». Mais il exprime en pratique une forme de communisme primitif, et c'est pour cela qu'il a eu tant d'écho et une telle importance historique.

Quand on profite par contre de la dialectique, tout devient beaucoup plus concret, beaucoup plus vrai et il n'y a plus besoin de fictions religieuses. On réussit à lire une personne, dans la mesure où sa réalité nous apparaît de manière authentique, au-delà du voile des apparences. Car la grande erreur que commettent les gens, c'est de

se forcer à être « équilibré », neutre, calme. Ils n'y parviennent d'ailleurs pas.

La dialectique permet sur ce plan de comprendre comment l'humanité dispose d'une conscience, et comment cette conscience est forcément contradictoire. En termes grossiers, on peut opposer ici la joie et la tristesse, la vigueur d'esprit et la mélancolie. Cette contradiction est inévitable, sans elle il n'y aurait pas d'esprit humain.

Le cerveau reflète tous les échos de la vie quotidienne, de la vie sociale, de la vie naturelle ; on les perçoit de différentes manières dans l'esprit, et si on n'est pas conscient du processus, alors surgissent les dépressions, les sentiments d'échecs, la négativité. Les communistes, par contre, sont toujours des optimistes, car ils savent que les contradictions sont toujours productives, et ils savent comment chercher les fils conducteurs des événements, en se tournant vers la recherche des pôles contraires de chaque contradiction.

L'humanité, sortie de la Nature, il y a des milliers d'années, n'a pas de conception matérialiste dialectique du monde, et pour cette raison elle est déboussolée. C'est l'un des grands paradoxes sur ce plan de la société de consommation des pays impérialistes que de fournir une réelle aisance matérielle... et, dans le même temps, un désespoir psychique profond. Les réseaux sociaux sont, à ce titre, remplis de remarques sur le développement

personnel, d'initiatives d'affirmation de son ego, de flatteries et d'encouragements (mensongers), etc.

L'idéologie de « l'inclusivité » relève de cette domination bourgeoise, tout comme l'idéologie LGBT ; toutes ont le même fondement que le slogan de McDonald's, « venez comme vous êtes ».

Sauf que les gens ne sont pas ce qu'ils sont. Ils masquent leur faiblesse, leurs sentiments, leurs sensations ; parfois, ils n'en ont même pas conscience. Ce que dit la Fraction Armée Rouge est ici édifiant, quand on pense que cela a été affirmé en 1972. La présentation de la société de consommation est incroyablement d'actualité. Ses fondamentaux étaient déjà bien vus. Le capitalisme a gagné en qualité, il n'est plus seulement producteur de quantité réservée à une minorité.

« L'exploitation des masses dans la métropole n'a rien à voir avec le concept de Marx des travailleurs salariés dont la plus-value est extraite.

C'est un fait qu'avec la division croissante du travail, il y a eu une énorme intensification et la propagation de l'exploitation dans le domaine de la production, et le travail est devenu un fardeau plus

lourd, à la fois physiquement et psychologiquement.

Il est également un fait que, avec l'introduction de la journée de travail de 8 heures - la condition préalable pour augmenter l'intensité de travail - le système a usurpé tout le temps libre que les gens avaient.

A l'exploitation physique dans l'usine a été ajoutée l'exploitation de leurs sentiments et de leurs pensées, de leurs souhaits, et de leurs rêves utopiques – au despotisme capitaliste dans l'usine a été ajouté le despotisme capitaliste dans tous les domaines de la vie, à travers la consommation de masse et les médias de masse.

Avec l'introduction de la journée de travail de 8 heures, le 24 heures par jour de la domination de la classe ouvrière par le système a commencé sa marche triomphale- avec la création de pouvoir d'achat de masse et du « revenu de pointe » le système a commencé sa marche triomphale sur les plans, les désirs, les alternatives, les fantasmes, et la

spontanéité du peuple ; en bref, sur les gens eux-mêmes !

Le système de la métropole a réussi à glisser les masses si loin dans leur propre saleté qu'elles semblent avoir largement perdu tout sens de la nature oppressive et exploiteuse de leur situation, de leur situation comme des objets du système impérialiste.

Ainsi pour une voiture, une paire de jeans, une assurance-vie, et un prêt, elles accepteront facilement un outrage de la part du système.

En fait, elles ne peuvent plus imaginer ou souhaiter quelque chose au-delà d'une voiture, des vacances, et d'une salle de bains carrelée.

Il en résulte, cependant, que le sujet révolutionnaire est quelqu'un qui se libère de ces contraintes et refuse de prendre part aux crimes de ce système.

Tous ceux qui trouvent leur identité dans les luttes de libération des peuples du tiers-monde, tous ceux qui refusent, tous ceux qui ne participent plus ; ce sont tous des

sujets révolutionnaires – des camarades (...).

Si les peuples du tiers-monde sont l'avant-garde de la révolution anti-impérialiste, alors cela signifie qu'ils représentent objectivement le plus grand espoir pour les gens dans la métropole pour atteindre leur propre liberté.

Si tel est le cas, alors il est de notre devoir d'établir un lien entre la lutte de libération des peuples du tiers-monde et l'aspiration à la liberté dans la métropole où que ce soit qu'elle émerge.

Cela veut dire dans les écoles diplômantes, dans les écoles secondaires, dans les usines, dans les familles, dans les prisons, dans les bureaux, dans les hôpitaux, dans les administrations, dans les partis politiques, les syndicats – partout.

Contre tout ce qui nie ouvertement ce lien ouvertement, le supprime et le détruit : le consumérisme, les médias, la cogestion, l'opportunisme, le dogmatisme, la domination, le paternalisme, la brutalité et l'aliénation.

« C'est nous qui sommes concernés ! » - le sujet révolutionnaire c'est nous.

Quiconque commence à lutter et à mener la résistance est l'un d'entre nous. »

Malheureusement, la vague révolutionnaire qui datait de la période de la mise en place de la société de consommation a échoué. Il n'est plus possible de lutter contre le développement du capitalisme et la mise en place de la société de consommation. L'URSS de Lénine et Staline, et la Chine populaire de Mao Zedong, ont été aussi battus par l'incroyable développement de la superpuissance impérialiste américaine et le mode de vie qu'elle a instauré.

Entre les années 1989 et 2020, ce mode de vie a même été instauré au niveau mondial, même si bien entendu avec des degrés très différents. Cependant, on retrouve la même aliénation de la société de consommation dans les banlieues de Lima, les campagnes indiennes ou des métropoles comme Tokyo, Paris et New York.

C'est d'autant plus paradoxal que cette société de consommation – avec des degrés extrêmement diversifiés – existe justement même dans des pays semi-féodaux, comme l'Inde, les Émirats Arabes Unis, le Brésil, le Nigeria, etc. En fait, la majeure partie de la population mondiale

vit dans des pays semi-féodaux, semi-coloniaux, et en même temps en raison de la croissance des forces productives, le capitalisme produit déjà ses méfaits au moyen de la société de consommation.

C'est ce qui explique le gain de qualité dans l'horreur de la violence sociale, depuis les cartels du Mexique jusqu'à l'immense hostilité sociale visant les femmes dans tout le sous-continent indien. Et dans les métropoles impérialistes elles-mêmes, c'est le cannibalisme social qui se développe massivement justement, avec le lumpenprolétariat en expansion, les mafias prenant une taille toujours plus grande.

Dans un tel contexte, impossible d'être soi-même. Les gens peuvent se tourner comme ils le veulent derrière des fictions, notamment la propriété. Ils n'obtiennent pas de stabilité mentale, psychique, sentimentale, sensible pour autant. Il suffit d'aller dans un grand musée et de voir à quelle vitesse les gens le traversent, en prenant des photos à la va-vite sans jamais aller au fond des choses, pour comprendre ce qui ne va pas. Le problème relève de la sensibilité, de la culture, de la vision du monde.

Ici, il faut bien entendu mentionner le rapport aux animaux. L'indifférence quasi totale de la quasi-totalité des gens envers la réalité animale est un témoignage à lui tout seul de la barbarie. Il ne s'agit pas seulement de l'industrie de la viande et du poisson, qui ont pris un

caractère universel et terrifiant. Il s'agit également, voire surtout, du rapport à la vie elle-même, de l'empathie, de la sensibilité, de l'admiration pour le vivant.

Les êtres vivants deviennent ici grossiers, lourdauds, passifs. Bref, ils sont forgés par la société de consommation, au point que les Français des années 1960 apparaissent comme des êtres raffinés, travailleurs, cultivés et stables en comparaison avec ceux des années 2020, agités et superficiels, velléitaires et attentistes.

Il s'agit bien sûr de voir que cette évolution était inévitable de par le triomphe de la société de consommation, et que de manière dialectique, cela va permettre le succès du Socialisme. Cependant, pour que cela soit possible, les gens vont devoir devenir eux-mêmes. Ils vont devoir cesser les faux-semblants. Il faut qu'ils arrêtent de consommer aveuglément pour obtenir un sentiment d'existence par ailleurs faux. Il faut qu'ils aillent au fond des choses.

Ici, c'est la question féminine qui est au centre de toute réponse. Les femmes sont opprimées depuis la fin du matriarcat ; depuis des milliers d'années, leur personnalité a été écrasée, étouffée. Elles ont en elles une violence immense qui doit s'exprimer. Le slogan du Parti Communiste du Pérou dirigé par Gonzalo est ici excellent en ce qu'il résume tout : « déchaîner la fureur des femmes ! ».

La libération des femmes est la clef pour mettre un terme au vaste cycle où l'humanité est sortie de la Nature à travers le patriarcat et le système esclavagiste, la féodalité, le capitalisme. Avec le retour des femmes comme protagonistes dans la société, le rapport à la Nature va redevenir ce qu'il a été avant la sortie de celle-ci par l'humanité. Il suffit de voir quel est le rapport des femmes à la Nature, aux animaux, et inversement à la guerre, aux crimes, pour saisir la portée de la question.

Bien entendu, l'humanité conservera les acquis de son long parcours. L'être humain est un animal qui a connu un parcours particulier : c'est conforme à ce que dit le matérialisme dialectique sur le développement inégal. Mais, justement, un développement inégal n'aboutit pas à une indépendance par rapport à la réalité et l'humanité qui détruit n'a pas sa place. Elle doit donc se transformer, pour reprendre une position productive, constructive, dans la Nature.

Il est évident ici que l'humanité doit répandre la vie dans le Cosmos, protéger la planète Terre qui est une Biosphère. L'humanité est un moyen pour la matière en mouvement qu'est la vie de se développer. Comme on en est loin encore aujourd'hui en apparence quand on voit les gens ! Mais c'est en ce sens que les gens ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être.

Et même, ils ne sont pas ce qu'ils sont, car personne ne peut vivre de manière correcte, sans

parler de dignité, sans saisir le besoin de communisme. Qui rejette le besoin de communisme est obligé de tomber dans la dépression, la tristesse, l'isolement, la négativité. Être dialecticien, c'est par contre développer ses facultés, ses connaissances et sa sensibilité, tout le temps. C'est voir comment le mouvement dialectique des choses est productif, et en réfutant la ligne noire qui est régressive, réactionnaire, on choisit la ligne rouge qui est affirmation, optimisme, production, harmonie. ■

« Nous marchons vers une société militarisée. En militarisant le Parti nous faisons un pas en direction de la militarisation de la société, perspective stratégique qui garantit la dictature du prolétariat.

La société militarisée est cette mer armée des masses dont nous parlaient Marx et Engels, qui préserve la conquête et défend le Pouvoir conquis. »

PCP, 1988

« C'est la militarisation du Parti qui nous a permis d'entreprendre et de développer la guerre populaire ; et nous considérons que cette expérience a valeur universelle, c'est pourquoi la militarisation des Partis Communistes du monde est une exigence et une nécessité.

La construction concentrique des trois instruments est la concrétisation organique de la militarisation du Parti et en synthèse, cela se résume à ce que le président Gonzalo enseigne : **“Le Parti est l'axe de toutes choses, il dirige de façon absolue les trois instruments, sa propre construction, et de façon absolue, également, l'armée et l'Etat nouveau comme dictature unifiée, qui tend à la dictature du prolétariat”.** »

PCP, 1988

Être dialecticien pour ne pas rater sa vie, pour chaque personne comme pour l'humanité

Dans la vie, on doit faire des choix, et quand on ne fait pas les bons, on en paie le prix. Être dialecticien, c'est savoir qu'il y a deux lignes en tout ; il y a une ligne juste et une ligne erronée, une ligne qui fait avancer et l'autre reculer. Et on avance dans la vie comme avance la guerre populaire : lentement, mais sûrement ; de manière sinueuse mais lumineuse. Si on se trompe par contre, tout va très vite, tout apparaît très beau au début, et c'est l'effondrement.

La vérité a un prix, et ce prix, c'est d'assumer la dignité du réel. Un réel qui est toujours faible dans son expression authentique initiale, qui a besoin de s'exposer prudemment, de s'étendre au fur et à mesure. Ce qui est vrai obéit au développement inégal, que ce soit pour la révolution, une découverte scientifique, une relation sentimentale, un rapport amical, une réalisation artistique, le travail d'un jour ou d'une vie.

Pour résumer, qui ne comprend pas le mouvement dialectique de la réalité est amené à agir selon une grille de lecture erronée. Les

conséquences néfastes sont innombrables, à l'échelle d'une personne ou de l'humanité, tous les désastres viennent de là.

Pour l'humanité, on dispose d'un exemple très simple et très compliqué à la fois qui tient aux énergies fossiles. Ces énergies – gaz, charbon, pétrole – ont permis à l'humanité de disposer abondamment de quoi fournir les machines, les locomotives, le chauffage, etc. Sans ces énergies, le développement des forces productives aurait mis bien plus de temps. Comme on le sait cependant, l'utilisation massive de ces énergies a abouti au réchauffement climatique. L'humanité a agi dans la précipitation, sans se préoccuper des liaisons entre les choses. Il a été possible de les utiliser, donc cela a été fait avec agitation, sans réflexion. Cela a été le pragmatisme pur et simple.

Si elle avait disposé d'une vision matérialiste dialectique du monde, elle aurait compris que les choses étaient compliquées, et qu'il fallait agir de manière raisonnée. Dit différemment : on ne peut pas brûler en quelques décennies ce qui a mis un temps géologique incroyable à se former.

Les énergies fossiles sont, en effet, le produit de la vie elle-même ; c'est la sédimentation de la matière qui n'a pas été « directement » recyclée dans le cours du vivant. Si l'humanité avait porté son attention sur cet aspect, cela aurait modifié

son approche. Il y aurait des études, des réflexions, des questionnements, des choix. On aurait constaté que les énergies fossiles étaient le résultat de toute une activité naturelle liée au vivant. L'humanité relevant du vivant aussi, est-ce du vivant passé au service du passé présent ? Quel est le sens et la signification d'une telle contradiction ? Comment comprendre cette énergie mise à disposition de l'humanité travailleuse, produit du développement inégal de la vie, par la vie en général ?

Il est nécessaire ici de vraiment cerner l'importance de cet aspect. Les énergies fossiles viennent de la vie ; ce n'est pas de la matière « morte » comme des montagnes ou des minéraux. L'illustre savant Vladimir Vernadsky, en 1924, soulignait que :

« Les pétroles sont des produits de la transformation des premiers des produits de la décomposition sous l'eau des matières vivantes, dans les régions de l'écorce pauvres en oxygène, à une température et à une pression plus hautes que celles de la biosphère. L'origine de leur genèse est biochimique. »

La grande preuve de cela est la nature chimique des énergies fossiles, qui montrent qu'elles relèvent de la dissymétrie moléculaire constatée par Louis Pasteur et qui est ici directement relié au vivant.

Pour faire simple, une même composition chimique peut exister pour deux formes, dont l'une est par contre comme le miroir de l'autre, tourné à l'envers. Seule la vie porte la dissymétrie (et, selon Pasteur et Vernadsky, seule la dissymétrie porte la vie).

Vladimir Vernadsky constate ainsi en 1930 :

« Les albumines, les graisses, les hydrates de carbone, les alcaloïdes, les hydrocarbures, les sucres etc. sont dissymétriques. Tous les corps chimiques construisant les grains et les œufs sont tous sans exception nettement dissymétriques.

Les composés naturels inorganiques, les minéraux inorganiques, ne manifestent une telle dissymétrie moléculaire dans aucun cas, la propriété de la rotation du plan de la polarisation de la lumière à l'état liquide ou dans les solutions leur fait défaut (...).

Pasteur en a déduit avec raison qu'une si nette différence entre la matière des organismes vivants et la matière brute devait être étroitement liée avec les propriétés fondamentales de la manifestation de la vie et qu'elle exigeait inévitablement des forces cosmiques particulières sous l'action desquelles la vie se manifeste. »

Cela signifie que les progrès de l'humanité, qui relève de la matière vivante, doivent à la matière vivante elle-même, à son existence s'étalant sur des milliers, des millions d'années... et

permettant la formation des énergies fossiles. Il faut 20 à 350 millions d'années pour que le pétrole se forme, 300 à 500 millions d'années pour le charbon, pareillement des centaines de millions d'années pour le gaz naturel. À titre indicatif, les diamants ont mis entre 1 et 3 milliards d'années pour se former ; on parle ici d'un élément qui ne relève pas du vivant.

Ainsi, que l'humanité des temps primitifs ne se soit pas posé de question en ce qui concerne son activité, c'est compréhensible ; que l'humanité disposant de scientifiques et installant une industrie de masse au début du 20^e siècle ne cherche pas à disposer d'un recul sur ce qu'elle fait... c'est là une contradiction. Une contradiction qui prend tout son sens au début du 21^e siècle, justement sous la forme du réchauffement climatique.

On notera que Vladimir Vernadsky avait par ailleurs déjà également théorisé l'expansion du CO₂ dans l'atmosphère comme conséquence de l'utilisation des énergies fossiles. Comme quoi le retard de la conscience de l'humanité sur ce qui avait été compris est vraiment important.

Et si on regarde bien, ce qu'on dit de l'humanité est valable pour chaque humain en particulier. Les gens ne se comportent pas en dialecticiens, ils se laissent porter par les flots du capitalisme. On

passé du collège-lycée à une formation, des études, puis on se précipite dans la vie pour faire la fête et se mettre en couple parallèlement au travail, puis on a un logement et la vie s'écoule... jusqu'à la retraite.

Le niveau d'aigreur augmente à chaque étape, avec à chaque fois un regard en arrière catastrophé sur les erreurs commises, les fautes aussi, et surtout il y a le sentiment d'écrasement provoqué par la dimension de tout ce qui a été erroné dans sa vie passée.

Les jeunes prennent comme prétextes la possibilité de pouvoir, les plus âgés de soi-disant vouloir, et ainsi viennent les catastrophes à retardement. C'est la même chose que le réchauffement climatique causé par l'utilisation massive des énergies fossiles. Et le fondement de l'erreur tient, toujours, à une incompréhension du rapport dialectique entre les choses.

Les liaisons entre les choses ne sont pas vues, et le résultat est que les rapports vivants ne sont pas compris. On confond alors tout et on se voit embarqué dans quelque chose dont la base est tronquée, dont la matrice est incomplète, dont la tendance est faussée. S'il y a forcément à la base au moins un peu de dignité dans ce qu'on fait, au fur et à mesure le caractère inauthentique prend le dessus... Et on se retrouve sans rien.

Pour les gens, tout cela relève bien entendu de la fatalité et les chansons de radio comme Radio Nostalgie dégoûlinent de mièvrerie pleurnicharde, de regrets envahissants et d'amertume confondante. Il y a ici un débat très important qui doit d'ailleurs se poser chez les dialecticiens. Objectivement et subjectivement, les gens prisonniers du capitalisme ratent leur vie. Faut-il alors considérer cela comme un drame, donc quelque chose d'évitable, et le leur reprocher ? Ou bien est-ce une tragédie historique, un processus de toutes façons inévitables, et faut-il considérer qu'on n'y peut rien de toutes façons ?

Il y a ici une puissante contradiction. Car les choses ce qu'elles sont. Le cheminement de la conscience d'une personne reflète forcément ce trouble propre à une période de transition historique, mais chaque trajectoire individuelle n'est ni le problème du Parti, ni celui de l'Histoire. Ou bien il y a une conscience qui percute, ou bien la personne est balayée humainement par le mouvement historique. Autrement dit, soit elle bascule dans le positif, l'optimisme, soit elle s'effondre, s'écroule. L'échec personnel d'une personne, qui rate sa vie donc, est dommageable pour l'humanité et pour cette personne ; on perd en sensibilité, en culture. Cependant, en même temps, l'évolution de l'humanité rend inéluctable l'échec d'un nombre

significatif de gens, et s'il est normal d'éprouver de l'empathie, de la compassion, on ne saurait se focaliser là-dessus.

Ce qui amène à un paradoxe puissant. Comment cette attitude de rejet peut-elle s'allier dialectiquement avec l'universalisme du communisme ? Mao Zedong avait dit, avec raison : ou bien il y aura le communisme pour tout le monde, ou bien pour personne. C'est en fait la contradiction entre l'universel et le particulier : il faut aider tout le monde, mais c'est tout le monde qui compte et pas les éléments pris séparément, même si ces éléments permettent qu'il y ait justement tout le monde. En même temps, un particulier prime sur l'universel : le Parti, la classe. Car il est l'universel, au-delà des particuliers.

C'est pourquoi il faut finalement toujours se fonder sur le principe que celui qui trahit se trahit en fait lui-même. Ce qui fait qu'au-delà de la nature de sa trahison, le fait qu'il ne soit pas à la hauteur de lui-même est inacceptable. C'est le paradoxe, qui fait qu'on se doit de rejeter une personne, au nom de cette personne elle-même, qui fait fausse route. Ce n'est que par cette opposition dialectique que cette personne a une chance de se ressaisir. C'est le sens d'ailleurs du camp de travail tel qu'il a existé en URSS avec Staline et en Chine populaire avec Mao Zedong :

par la transformation au moyen du travail, on se transforme soi-même, on retrouve le mouvement des choses, la dialectique.

On pourra arguer qu'on rejette une personne en raison d'un futur hypothétique de cette personne, puisqu'on ne sait pas si cette personne va réellement être en mesure de faire son autocritique, capable de se remettre sur les bons rails. Néanmoins, tout est une question de ligne et il faut savoir maintenir la ligne, envers et contre tout. La contradiction entre l'absolu et le relatif, l'évitable et l'inévitable, fait que certains échoueront, là où d'autres réussiront. Cela ne doit pas jouer sur la définition de ce qui est juste et de ce qui est injuste, de ce qui est productif et de ce qui est contre-productif.

S'il n'en était pas ainsi, il ne serait pas possible ni nécessaire de mettre en place la dictature du prolétariat ; il suffirait d'un « humanisme » généralisé pour réussir à avancer dans l'Histoire. C'est la thèse du socialisme devenu réformiste et du révisionnisme ayant rejeté le marxisme-léninisme (ou le maoïsme). C'est dans les grandes séparations que se font les grandes avancées, dans l'affirmation de la contradiction interne des puissantes contradictions. Être dialecticien, c'est en avoir conscience et c'est s'aligner sur cette réalité. ■

Pour le dialecticien, tout est comme une partie d'échecs

Le matérialisme dialectique, c'est la théorie des « deux points » comme vision du monde. Deux points se font face, c'est une contradiction, et tout se décide par cette contradiction. « La philosophie marxiste considère que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer. » Voilà ce que nous dit Mao Zedong.

Cela ne veut pas dire qu'il s'agisse d'une méthode à appliquer *a posteriori*, une fois qu'on fait déjà face à un phénomène. Cela implique qu'avant même de commencer quoi que ce soit, tout est agencé pour être saisi suivant la théorie des « deux points ».

Il ne s'agit pas d'accompagner ce qui existe, en appliquant une méthode dialectique. Cela, c'était l'approche marxiste-léniniste, avant le marxisme-léninisme-maoïsme qui en a compris les limites. Ce qu'il faut, c'est configurer sa réalité de telle manière à toujours se fonder sur « deux points »,

sur « deux lignes ». C'est là le grand acquis de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine populaire, qui a généralisé à tous les domaines la nécessité de toujours se placer de telle manière à s'appuyer sur une ligne contre une autre.

Il ne faut pas adopter une position opportuniste et attendre que les choses soient disposées pour agir. C'est d'une part faux, car on ne lit pas les contradictions internes, puisqu'on sort de la dignité du réel. C'est ensuite prétexte à l'opportunisme, car au moyen de la dialectique, on peut s'y connaître suffisamment pour chercher à « profiter » de la situation, sans changer quoi que ce soit.

Cela ne dure qu'un temps, puisque pour saisir la dialectique des choses, il faut être authentique. Néanmoins, il existe ici un espace pour manoeuvrer, dans la mesure où on s'est mis à l'écart des choses. Pour prendre un exemple concret, qui soit parlant, il suffit de penser aux cadres de la Gauche Prolétarienne du début des années 1970. Ils espéraient mener la révolution, et quelques années plus tard, ils se sont pour beaucoup placés au sein de la bourgeoisie, de son appareil culturel, de son appareil d'État, etc.

Comment ont-ils fait ? Ils ont tout simplement profité, de manière abusive, de leur expérience révolutionnaire. Ils lisaient mieux les choses, et avant de devenir de vils corrompus, ils ont pu apparaître comme brillants, de par le regard

nouveau qu'ils apportaient. Des éditions du Seuil au quotidien Libération, de Radio Nova à l'enseignement supérieur, les anciens « maos » ont fait carrière, apportant leur « supplément d'âme ».

C'est là le prix à payer lorsqu'on laisse des gens profiter des conceptions nouvelles, sans faire en sorte que ces conceptions nouvelles soient toujours liées à la vision d'ensemble. Mais il est vrai également qu'à cette époque, il était raisonné en termes de maoïsme et non de matérialisme dialectique, c'est-à-dire qu'il était considéré que, somme toute, la question était politique seulement.

Or, lorsqu'on résume les choses à la politique et qu'on ferme la porte à ce niveau seulement, on laisse grande ouverte les fenêtres de la culture, des questions scientifiques, de la vie quotidienne, etc. L'opportunisme passe par là. Certains ont alors tenté de tout verrouiller en assimilant la politique à la lutte armée, mais il va de soi que cela ne saurait suffire en soi : même si la lutte armée est la forme suprême de l'action politique, elle n'exprime pas en soi à tous les niveaux la question de la vision du monde, même si elle la porte.

C'est ici l'erreur du Parti Communiste du Pérou qu'on retrouve : sa guerre populaire a été victorieuse, mais l'arrestation de son dirigeant Gonzalo a précipité la défaite, en raison de l'incapacité à s'appuyer sur une vision du monde suffisamment systématisée sur tous les plans.

L'opportunisme est passé par là pour tout emporter sur son passage, en multipliant les brèches dans tous les domaines, sapant la démarche générale déjà affaiblie par l'arrestation de Gonzalo et la liquidation physique de très nombreux dirigeants par la contre-révolution.

C'est d'autant plus vrai alors que les forces productives se sont considérablement élargies et approfondies. Aujourd'hui, et c'est vrai pour toute la planète, les gens ont des connaissances significatives dans plusieurs domaines, et se sont souvent spécialisés dans un domaine particulier.

Cela peut être un jeu vidéo, une collection de timbres, la salsa ou bien la cuisine libanaise, mais il est courant de trouver chez les gens un aspect particulier où les connaissances sont vraiment fournies. C'est là un moteur qui joue fondamentalement dans leur vie et ici il y a deux choses à faire : reconnaître cet aspect, qui est le fruit du développement inégal de la personne, et faire en sorte qu'il y ait une lecture dialectique à la base de cette activité (et non a posteriori).

Si les militants de la Gauche Prolétarienne des années 1970, au lieu de pratiquer un militantisme standardisé, avaient apporté chacun leur richesse personnelle, les choses auraient été totalement différentes. S'il y a bien sûr un dénominateur commun, il est évident que pour parvenir à quelque chose, il faut prendre les gens tels qu'ils sont, et « tels qu'ils sont » implique de reconnaître

l'aspect inégal qui joue un rôle majeur dans leur vie.

Il faut bien entendu peser le pour et le contre, car malheureusement le capitalisme a façonné les intérêts des uns et des autres. Il y a cependant une dignité à la base de chaque intérêt personnel particulier, et le retrouver est une tâche fondamentale. C'est en ce sens que pour un dialecticien, tout est une partie d'échecs. Il y a un début de partie, un milieu de partie, une fin de partie. De la même manière, il faut dès le départ raisonner en termes de deux lignes pour chaque phénomène, comprendre comment les choses se confrontent, trouver le point de bascule – le nexus – pour qu'il y ait une sortie productive à la contradiction.

Quelqu'un qui passe son temps à la salle de sport exprime la contradiction entre le travail manuel et le travail intellectuel, qu'il entend dépasser, sans savoir réellement comment. L'homme qui désire devenir entrepreneur reflète un besoin d'abondance matérielle (mais égoïste, au lieu du Communisme) et d'initiatives (mais élitiste, et non démocratique). Ce dont il s'agit, c'est de faire en sorte que les gens relisent leur propre existence, en partant dès le départ de la dialectique, pour trouver ce qui correspond au positif et ce qui correspond au négatif.

C'est le principe même de la révolution culturelle en Chine populaire. Et son exigence est essentielle dans un pays capitaliste développé, où

il y a tellement moyen de se perdre en route, en raison de la corruption possible par ce qui est proposé. Se méfier est incontournable, raisonner en termes de partie d'échec pour chaque choix est ainsi juste, si on pense bien qu'il ne s'agit pas de « gagner », mais de connaître un développement dialectique authentique. ■

« Un parti qui dirige un grand mouvement révolutionnaire ne saurait le mener à la victoire sans théorie révolutionnaire, sans connaissances de l'histoire, sans une compréhension profonde du mouvement dans sa réalité. »

Mao Zedong

La subjectivité dialecticienne, pinacle du marxisme-léninisme-maoïsme pour le XXIe siècle

Le XXe siècle nous offre un recul précieux pour aborder les contours de la révolution au XXIe siècle. C'est un point essentiel qu'il faut sans cesse rabâcher. Avec l'acquisition du marxisme-léninisme-maoïsme par le PCF (mlm) dans les années 2010, puis la mise en avant novatrice du Parti matérialiste dialectique dans le flux de l'affirmation de la Seconde crise générale du capitalisme commencée en 2020, on lit dorénavant correctement la Révolution dans toutes ses dimensions.

Projetons-nous historiquement. En 1913, Lénine nous offrait une synthèse des racines historiques du marxisme avec son article sur les «trois sources constitutives du marxisme». Il y argumentait que la philosophie allemande, le socialisme français et l'économie

politique anglaise, formaient la base essentielle pour voir se développer ensuite le marxisme.

Si l'on relit cet article à l'aune du maoïsme, on peut affiner la compréhension des fondements du marxisme en y intégrant le statut de chacun de ces éléments.

Ce qui apparaît clairement est que les trois parties constitutives du marxisme n'ont finalement pas le même rôle dans la conscience révolutionnaire propre à chaque contexte national.

Ce qu'on peut donc affirmer, c'est qu'au XXe siècle, ce qui a principalement manqué à la France, c'est bien la dimension allemande, c'est-à-dire idéologique, celle qui assume une vision du monde générale et cohérente. Et de manière dialectique, l'Allemagne a raté la dimension française, celle de l'action ingénieuse au moment voulu – la victoire du nazisme aura été fatale à ce point de vue.

La question de l'état d'esprit français, empressé de lier la pensée à l'action immédiate, avait été souligné par Karl Marx dès la publication du

Capital en traduction française. Dans sa lettre au traducteur, il déclare la chose suivante :

« La méthode d'analyse que j'ai employée, et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français, toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre.

C'est là un désavantage contre lequel je ne puis rien si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité.

Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés. »

Karl Marx dit ni plus ni moins que les Français n'arrivent pas à avoir une réflexion systématisée leur permettant d'obtenir une vue scientifique d'ensemble. Ils s'emmêlent les pinceaux, aboutissant à des bricolages idéologiques, comme il a pu le constater et le critiquer violemment face à Proudhon.

Si l'on regarde par contre la Russie de Lénine, celle de 1900, il est clair que l'aspect principal était l'aspect anglais : les Russes avaient été trop « contaminés » par le populisme et la fable d'une transition directe du tsarisme féodal au socialisme sans passage par le « purgatoire capitaliste ». Lénine l'avait parfaitement compris et en insistant sur cet aspect, il s'est appuyé sur l'aspect principal pour affirmer correctement le marxisme en Russie, pavant la voie à la réussite de la première révolution socialiste.

Cette affirmation ne s'est pas faite de manière abstraite mais justement en tenant compte de ces caractéristiques : les mencheviques, formalistes, proclamait l'« attente » du développement du capitalisme pour avoir les bases à la révolution, alors même que la Russie avait été marquée par ce populisme appelant à l'activité révolutionnaire « sans plus attendre ».

Avec le bolchevisme et l'affirmation de l'interpénétration de la révolution démocratique et socialiste menée par le prolétariat, la contradiction a été résolue correctement. Il avait été insisté sur la critique scientifique de l'économie politique, cela a eu son résultat.

On peut également affirmer que Mao Zedong, dans le contexte d'une Chine pourrie par des mœurs issues de conceptions féodales spécifiques tels que le confucianisme, a affirmé l'importance du rôle de la philosophie, ici des racines philosophiques allemandes du marxisme.

Ce qu'on doit donc relever, c'est que le marxisme a été correctement saisi dans des contextes nationaux particuliers où une figure particulière est parvenue à saisir ce qui devait primer, comme source, dans sa réception publique. En soi, le léninisme, en tant que réalisation de la pensée-guide de Lénine au contexte russe, est l'insistance sur l'acquisition par le prolétariat russe de la critique de l'économie politique, grâce à une organisation politique indépendante de la conjoncture sociale-économique.

L'insistance sur l'une des racines du marxisme apparaissait d'autant plus importante que l'on se situait au début du lancement du mode de production capitaliste sur ses bases spécifiques – c'est-à-dire visant la liquidation complète de la paysannerie issue de l'ancien régime et le développement total d'une société de consommation. La naissance du prolétariat

permettait l'existence d'un temps libre en dehors du travail. Il n'y avait pas l'écrasement par la société de consommation.

Il existait bien entendu l'hégémonie restante de l'ancien régime (église, religion...), mais il y avait le contre-poids de l'éducation et de la « conscientisation » dans le but de saisir correctement le processus d'industrialisation en cours. « Le développement du capitalisme en Russie » est ici un grand classique de Lénine. Et cela pouvait aller jusqu'à, le cas échéant, en prendre la direction, ce qui fut le but de la révolution d'octobre 1917 puis l'affirmation de la construction du socialisme en URSS.

On parle donc ici d'un aspect très important. Il en allait pour les révolutionnaires russes de comprendre correctement la naissance du marxisme dans ses fondements historiques. C'était une question d'apprentissage du marxisme, d'éducation. Et c'était vrai bien entendu pour les révolutionnaires de chaque pays, qui devaient repérer les lacunes particulières, propres à leur pays, pour bien saisir le marxisme en ce qu'il avait d'universel.

Au regard du XXI^e siècle, cette question apparaît pourtant comme secondaire. Non pas que les contextes nationaux aient perdu de leur importance. L'échec de la bonne réception du marxisme en France exige encore en retour d'avoir une approche systématique, du type de l'héritage philosophique allemand. Le relativisme français, à prétention rationaliste, est un frein. Mais cet aspect ne joue plus l'aspect principal comme cela devait être le cas au XIX^e et début XX^e siècles.

Depuis ses fondements historiques du XVIII^e siècle, le marxisme s'est en effet enrichi, développé jusqu'au marxisme-léninisme-maoïsme. Il s'est émancipé de ses fondements, en ayant acquis son propre développement, son évolution autonome. La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, avec la mise en avant du matérialisme dialectique, est le point de bascule historique dans cette affirmation. À partir de là, le marxisme au XXI^e siècle est un fruit mûr dont le nectar peut être extrait.

Le développement abouti du mode de production capitaliste – liquidation complète de la paysannerie, développement d'une société de

consommation disposant de tout le temps « libre » – amène à ce que les prolétariats de chaque pays ont à saisir la substance même du marxisme-léninisme-maoïsme. Il eut été bien naïf, et non-dialectique, de penser que le marxisme, bien qu'enrichi par les expériences du XX^e siècle par le léninisme puis le maoïsme, avec le marxisme-léninisme-maoïsme, se suffise à lui-même. De la même manière que la pomme arrivée à maturité fournit son pur jus, le marxisme arrivé à maturité fournit son nectar.

C'est toute la raison pour laquelle il faut attendre la France des années 2020 pour voir surgir la proposition du Parti matérialiste dialectique : c'est à la fois un « rattrapage » après un siècle d'erreurs anti-idéologiques et une affirmation générale, universelle, propre à la situation du mode de production capitaliste parvenu à développer une société de consommation mature.

Il n'est plus question d'un prolétariat « libre » en dehors du travail salarié, lisant des journaux et cherchant à s'organiser pour son émancipation. Il n'est donc plus simplement question de l'importance de la conscience, de l'élévation de son niveau.

Il faut une démarche subjective de rupture avec une conception périmée du monde, périmée car le précipitant dans la décadence généralisée avec la guerre mondiale comme horizon. Dorénavant, devant le XXI^e siècle posant l'effondrement historique de l'Occident et l'illusion d'un nouvel ordre fondé sur un Tiers-Monde intégré à la mondialisation capitaliste, le marxisme plein de maturité historique peut lancer un mot d'ordre synthétique : la dialectique partout !

Si l'on veut que la révolution triomphe, c'est-à-dire si l'on a comme programme le changement complet de l'univers mental, on a besoin précisément d'un nouvel horizon, d'une nouvelle perspective, d'une vision complète du monde, et non pas simplement d'une « doctrine » historique et d'un programme politique. Ce qui se suffit, c'est le noyau commun qui est le matérialisme dialectique, et comme le prolétariat des métropoles capitalistes avancées a acquis un niveau de savoir et de connaissances plus qu'élaboré, on peut même dire que le matérialisme est acquis, au moins en tout cas dans les éléments avancés de la classe. Reste donc la substance essentielle : la dialectique.

À ce sujet, le prolétariat d'un pays avancé comme la France a tout à fait saisi que le capitalisme n'était pas simplement l'accumulation de capitaux sur différents marchés, mais aussi une production idéologique rendue nécessaire pour écouler l'avalanche de marchandises produites dans le cadre de la société de consommation. Que le prolétariat ait compris cela ne signifie pas qu'il n'ait pas mis les pieds dedans.

Toujours est-il que le capitalisme a fait triompher une idéologie conforme à son développement avancé : on n'est plus dans le républicanisme, le fédéralisme saupoudré de libéralisme, mais dans l'idéologie post-moderne qui valorise la juxtaposition (« inclusion ») des différentes identités ressenties et choisies selon le modèle de consommation proposé. Derrière ce modèle, il y a le triomphe des principes de cloisonnement et de particularisme, tout en feignant leur « connexion » par leur intégration dans les flux marchands.

À la base de cela, il y a tout un mode de vie : des pavillons en série aux enseignes commerciales en lot en passant par la « personnalisation » de son automobile ou de sa « playlist ». C'est la

quintessence de la proposition capitaliste de procéder à la séparation des choses, au cloisonnement de la vie, tout en la mélangeant en apparence, et en la mélangeant vraiment, mais de manière relative seulement. Le capitalisme implique de ce fait un mélange factice, superficiel, en fait archaïque, car incapable d'une fusion réelle et aboutie, cohérente, universelle.

Prenons un exemple concret : l'alimentation végétale. Dans la société bourgeoise, les personnes qui arrivent jusqu'à assumer cette alimentation le font le plus souvent avec plusieurs justifications en tête.

Cela sera la Planète contre les émissions de carbone de l'élevage, la condition horrible des animaux d'exploitation, des considérations de santé. On juxtapose les choses sans en saisir la substance, ainsi et les géants de l'agroalimentaire sont saufs, car ils peuvent proposer des « marchés ». D'où l'adoption par les végétaliens de produits de substitution, de type simili-carné, au lieu de produire une nouvelle culture culinaire ou bien de puiser dans la très riche histoire culinaire justement végétalienne.

Cette absence de capacité à réaliser une liaison à l'histoire, à saisir les interrelations, est un puissant obstacle à l'avancée de la civilisation.

Une subjectivité dialecticienne, à l'inverse, ne sépare pas les choses. Elle affirme par exemple ici le fait qu'en tant qu'animal naturel, l'être humain est un organisme naturel qui se doit de s'inscrire correctement dans le mouvement d'ensemble de la Nature. Il n'y a pas de justifications « séparées », mais une démarche d'ensemble logique et connectée qui se résume par : la nature ne s'autodétruit pas et cela englobe donc nos amis vivants, la planète elle-même comme super-organisme vivant évoluant dans le tout général de l'Univers.

Considéré ainsi, il y a un appel clair et limpide à la Révolution et à tout ce qui empêche la réalisation d'une telle harmonie universelle, à commencer par les monopoles agroalimentaires qui ont tout cloisonné pour mieux neutraliser et perpétrer leurs profits fondés sur le carnage. Ce qu'il s'agit de bien comprendre, c'est qu'on ne peut s'émanciper d'une société moderne sans abattre son socle matériel et sa justification « intellectuelle ».

La propriété privée érigée en « droit naturel » en forme le socle, du patron décidant comme bon lui semble de l'emploi des ses machines au féminisme bourgeois du « mon corps, mon choix », jusqu'à l'humanité anthropocentriste se refusant de considérer la Nature, et donc les animaux, autrement que comme une ressource exploitable.

Ce dont les révolutionnaires ont besoin, ce n'est pas seulement de savoir construire les « trois épées » que sont le Parti, l'Armée, le Front, compris correctement au XXe siècle dans ce qui est devenu le marxisme-léninisme-maoïsme, mais de générer une subjectivité qui a banni de son raisonnement le cloisonnement, le particularisme, l'unilatéralisme.

Maintenir le drapeau rouge levé au XXIe siècle, c'est par conséquent et de manière toute naturelle réaliser une subjectivité dialecticienne. Cela n'est pas une méthode pour résoudre à la manière d'ingénieurs les questions économiques, politiques, écologiques, ni même artistiques et culturelles. C'est une vision du monde à la hauteur d'une situation historique qui tend à plus de densité, de complexité et d'interconnexions.

Il faut accepter d'analyser toute chose comme issue d'une contradiction entre deux forces se confrontant, avec des aspects plus ou moins importants dans cette même confrontation, l'une des forces représentant l'ancien, l'autre le nouveau. Cela exige une implication subjective certaine, un effort intellectuel prolongé assumé, une propension à l'étude de tous les éléments.

Partout et tout le temps, devant n'importe quel problème que la vie pose devant soi, du plus infime au plus important, ce qui est moralement juste est la décision qui accompagne l'affirmation de la nécessité positive contenue dans « le problème ». Problème entre guillemets, car en fait il n'y a jamais à proprement de « problème » puisque rien n'est figé et tout se transforme, reste à savoir comment bien refléter et accompagner cette transformation pour ne pas accuser des retards et retours en arrière trop coûteux.

Comprendre le mouvement du monde, y participer, porter le nouveau contre l'ancien, le juste contre l'injuste – tel est le sens de la dialectique. ■

« 8. Le PMD souligne que les débuts de l'humanité, avec l'agriculture et l'élevage, ont instauré un rapport inégal avec la Nature ainsi que placé les femmes dans une situation d'infériorité : cela implique des révolutions culturelles pour libérer la psyché féminine et corriger les rapports à la Nature, notamment ceux avec les animaux. »

Plus que révolutionnaire à la française, il faut être dialecticien pour la Révolution

Karl Marx n'était pas français et n'aurait pas pu l'être. Pourquoi ? Parce qu'il donnait une opinion tranchée, et c'est quelque chose que les Français ne savent pas faire, en tout cas jusqu'à présent. Les Français considèrent que lorsqu'on affirme quelque chose, il faut toujours laisser de la place au doute et mettre les choses en perspective.

Cela provient de l'époque de la mise en place de la nation française, avec François Ier, Henri IV, Montaigne, Rabelais. L'État et le doute raisonnable ont réussi à triompher sur les guerres de religions qui allaient emporter le pays. Si les protestants avaient obtenu la victoire, le pays aurait implosé ; si les catholiques l'avaient emporté, la France serait devenue le vassal de l'Espagne.

Et voilà comment on est arrivé ensuite à une France pourchassant les protestants tout en

s'alliant à eux et à l'Empire ottoman pour contrer les concurrents européens pourtant catholiques. Les Français ont une tradition d'intervention savante, de pragmatisme calculé, d'opérations en grande souplesse.

En tant que Français, il faut toujours avoir à disposition les moyens de s'adapter et de modifier ce qui a été mis en place. L'esprit français pense être capable de résoudre toutes les situations nouvelles. C'est pourquoi, pour chaque Français, au fond, ce qui prédomine c'est la conception selon laquelle « tout excès est insignifiant ». Celui qui en fait trop se brûle les ailes, il insulte l'avenir.

On peut ainsi prendre n'importe quel intellectuel d'envergure dans l'histoire de notre pays, on ne trouvera aucune conception systématique, aucune théorie élaborée avec rigueur. Jean Jaurès, Charles Maurras, René Descartes, Michel de Montaigne, Jacques-Bénigne Bossuet, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Denis Diderot, Henri Bergson, Jean-Paul Sartre, Albert Camus... tous ont bien soigneusement évité de formuler une vision du monde « fermée ». Ils ont toujours cherché à maintenir des « portes ouvertes » pour s'adapter.

Comment faut-il aborder ce refus d'une dimension systématique ? C'est d'un côté conforme à notre culture nationale, qui valorise les subtilités, [se méfie du formalisme], qui a le regard qui s'adapte quand il le faut, l'esprit qui soupèse en permanence. C'est ce qu'on appelle le « génie national français ».

Une telle contradiction amène les Français à être surtout bon dans l'adversité. C'est au pied du mur que les Français réagissent, avec beaucoup de vigueur et c'est ce qui apparaît comme du panache. Dans le domaine du sport, on se méfie d'ailleurs toujours des Français, car ils sont en mesure d'être imprévisibles.

Si l'on veut, c'est l'opposition entre la posture allemande de respect absolu des feux de signalisation et l'attitude française par rapport à eux, à la fois spontanée et savamment calculée. L'équipe de rugby qui renverse la situation en jouant des coudes résonne ici avec l'appel-sauvetage du 18 juin 1940 du général de Gaulle, et les missions impossibles de la Légion étrangère s'accordent avec la finesse tactique de Napoléon Bonaparte.

La France, comme l'a défini de manière très connue le poète Joachim Du Bellay, est « mère des arts [au sens des techniques], des armes et des lois ». Les Français produisent des ingénieurs efficaces, d'excellents mathématiciens, des soldats opérationnels dans tous les domaines, de brillants avocats, des juristes éprouvés.

Cependant, à se vouloir trop ingénieux, on abandonne tout esprit de décision d'envergure. Jean Jaurès n'a pas été capable de rompre avec le climat politique ambiant et s'est fait assassiner en 1914. Il a d'ailleurs toujours été sensible à un jeu « intelligent » avec les forces républicaines. C'est également cet orgueil ou cette prétention qui ont amené le Front populaire à s'enliser, puis la Résistance à se soumettre au régime après 1945.

L'esprit national français a donc du bon et du mauvais. Il a du bon, car il pousse à l'action intelligente. Tout cela est très utile pour fabriquer des révolutionnaires capables de gérer une barricade au 19^e siècle et des syndicalistes capables de gérer une grève au 20^e siècle. En France, il y a une grande culture de l'observation critique, de la contestation. C'est l'aspect positif.

Néanmoins, c'est opposé au principe de révolution et c'est là l'aspect négatif.

Une révolution, c'est une vérité qu'on impose par la force. Il faut être volontaire, décidé, tant pour fusiller l'ennemi que parce que l'ennemi entend vous fusiller. La demi-mesure n'est pas possible et comme l'a dit Mao Zedong, « la révolution n'est pas un dîner de gala ».

Si on la joue ici à la française, alors on s'arrête toujours à mi-chemin. Et c'est une tradition. Lorsque l'extrême-droite française tente son coup de force le 6 février 1934, elle ne va pas jusqu'au bout. Pareil pour le Front populaire en 1936, pareil pour la Résistance en 1945.

Le coup d'État de 1958 ne provoque même pas de guerre civile ; mai et juin 1968 n'aboutiront qu'à de rares décès maquillés en accidents de la circulation.

Dans les années 1970, les « maos » de la Gauche prolétarienne s'arrêteront avant même d'avoir commencé à instaurer la subversion violente, et il en va de même pour les trotskistes-guévaristes de la « Ligue Communiste » (ce qui est raconté dans

le film *Mourir à trente ans* qu'il est toujours intéressant de voir ou revoir, au-delà de sa lecture romancée des choses).

C'est qu'à force d'être « intelligent » [rajout donc des guillemets par rapport à remarque précédente], on se dit qu'il y a toujours moyen de trouver une voie permettant d'éviter les complications trop rudes, les affrontements violents, les conflits.

Le principe de laïcité est exemplaire de cette mentalité de compromis et c'est l'occasion justement de rappeler que le vrai principe qui doit prédominer, c'est non pas la séparation de l'école publique et de l'école privée, mais le monopole absolu de l'école publique.

Pour résumer, être un peu français est donc très bien pour contribuer à l'esprit de la rébellion et des barricades ; l'être trop abouti à vouloir réformer les choses à l'infini, car on se croit toujours plus malin que tout le monde et que tous les phénomènes.

Si on veut la révolution, on doit prendre le meilleur de la mentalité française, et rejeter le reste.

On a vu comment le Front populaire triomphant de 1936 a d'ailleurs tenté de modifier l'État de l'intérieur avec le socialiste Léon Blum, comment la Résistance héroïque s'est alignée sur le gaullisme et les institutions nouvelles en raison du renégat Maurice Thorez à la tête du PCF, comment le programme commun victorieux en 1981 a débouché sur l'opportunisme machiavélique du socialiste François Mitterrand.

Veut-on que la même chose se produise ? Veut-on un échec de plus ? Et on sait ce qui accompagne cet esprit trop subtil : un anarchisme et un syndicalisme justement sans subtilités, marginaux mais permanents, tous deux anti-politiques et bruyants, qui prétendent être en mesure de tout changer, de tout casser, sans en réalité jamais parvenir à produire quoi que ce soit.

Et comment faut-il échapper à cet esprit subtil de compromis, cette démarche de compromission intelligente ? Naturellement, en regardant dans le passé comment on en est arrivé là. Et l'origine du problème est facile à voir : c'est que les Français ont raté le protestantisme.

Le protestantisme, développé en tant que tel par le Français Jean Calvin, a échoué à triompher en France, et les Français ont conservé le côté catholique hypocrite, où l'on dit une chose, on en pense une autre, et on fait encore autre chose. Ce côté catholique où rien n'est grave, puisqu'on peut toujours se confesser, se repentir, autant de fois qu'on le voudra.

Le protestantisme proposait l'auto-détermination, c'est précisément ce qu'il manque aux Français. Et nous sommes au 21^e siècle, il ne s'agit plus de proposer de nouveau le protestantisme.

Il s'agit d'en garder la substance historique, et d'attendre de chacun qu'il s'implique de tout son être, de manière générale dans tous les aspects de sa vie. Ce n'est pas être révolutionnaire dans un aspect de sa vie qui compte, mais la révolution touchant l'être humain dans ce qu'il a de plus profond. C'est dialecticien qu'il faut être. ■

« 6. Les principales références théoriques du PMD sont les ouvrages Matérialisme dialectique et matérialisme historique de Staline et De la contradiction de Mao Zedong.

7. Les principales références historiques du PMD sont l'existence historique de l'URSS depuis la révolution d'Octobre 1917 jusqu'à 1952, celle de la République populaire de Chine depuis sa fondation en 1949 à 1976 (avec principalement la Grande révolution culturelle prolétarienne), celle du Parti Communiste du Pérou de 1980 à 1992 (avec l'affirmation du marxisme-léninisme-maoïsme). »

Parti Communiste du Pérou

La ligne de construction des trois instruments de la révolution 1988

INTRODUCTION

Le Président Gonzalo a établi la ligne de la construction des trois instruments de la révolution en arborant, défendant et appliquant le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme. Il nous enseigne que Marx disait que la classe ouvrière crée des organisations à son image, c'est-à-dire, ses propres organisations.

Au XIXe siècle Marx et Engels nous donnèrent une conception scientifique avec sa propre doctrine, son propre objectif et un but commun: comment prendre le Pouvoir et les moyens pour le faire, la violence révolutionnaire. Tout cela en une lutte de deux lignes très dure.

Marx établit que le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant, lui-même, en parti politique différent et opposé à tous les partis politiques créés par les classes nanties.

Et que, par conséquent, dès que le prolétariat apparaît il crée, au cours d'un processus prolongé, ses propres formes de lutte et ses formes d'organisation et que le Parti est la forme la plus élevée d'organisation, l'Armée la forme principale d'organisation et le Front le troisième instrument, et que ces trois instruments existent pour la prise du Pouvoir au moyen de la violence révolutionnaire.

Il nous dit qu'Engels, à la fin du XIXe siècle, arriva à la conclusion que la classe ne possédait ni des formes organiques, ni des formes militaires propres qui lui permettent de prendre le pouvoir et de le garder, mais il n'a jamais dit que nous devons abandonner la révolution et au contraire que nous devons travailler pour elle en recherchant la solution des problèmes qui se présentaient.

Cela il faut bien le comprendre, car les révisionnistes le déforment pour faire passer leur opportunisme.

Au XXe siècle Lénine comprit que la révolution était mûre et il créa le Parti prolétaire de type nouveau; il concrétisa les formes de la lutte: l'insurrection et la forme d'organisation: les détachements, formes mobiles qui surpassaient les barricades du siècle passé et qui étaient des formes fixes.

Lénine affirma la nécessité de créer des organisations nouvelles clandestines, car passer aux actions révolutionnaires signifiait la dissolution des organisations légales par la police et que cette transition n'était possible que s'elle se réalisait en passant par dessus les anciens dirigeants, par dessus le vieux Parti en le détruisant.

Lénine disait aussi que le parti devait prendre exemple sur l'armée moderne mais avec sa propre discipline et une seule volonté et, en plus, être flexible.

Le Président Gonzalo signale qu'avec Mao la classe comprend la nécessité de construire les trois instruments de la révolution: le Parti, l'Armée et le Front Unique en étroite relation les uns avec les autres.

Il résout ainsi la question de la construction des trois instruments dans un pays arriéré, semi-féodal et semi-colonial, à travers la guerre populaire.

Concrètement, il détermine la construction du Parti autour du fusil c'est l'héroïque combattant qui dirige sa propre construction à l'Armée et au Front.

Le Président Gonzalo établit la militarisation des Partis Communistes et la construction concentrique des trois instruments.

La militarisation des Partis Communistes est la directive politique au contenu stratégique car elle représente « l'ensemble des transformations, des changements et des remaniements dont elle a besoin pour diriger la guerre populaire, comme forme principale de lutte qui engendre l'Etat nouveau. »

Par conséquent, la militarisation des Partis Communistes est la clé de la révolution démocratique, socialiste et des révolutions culturelles.

Il définit le principe de la construction ainsi: « Sur la base idéologico-politique construire simultanément la partie organisative, au sein de la lutte de classes et de la lutte de deux lignes, tout cela à l'intérieur, et en fonction de la lutte armée pour la conquête du Pouvoir ».

De plus, le Président Gonzalo lie tout le processus de la construction à la fluidité de la guerre populaire, en partant du principe que: « la mobilité des opérations militaires et la diversité de notre territoire, confèrent à tous les travaux de construction... un caractère diversifié » comme dit le Président Mao.

Ainsi, pour distinguer la ligne de construction, il faut partir des formes de lutte et des formes d'organisation; du principe de la construction et d'une construction liée à la flexibilité de la guerre populaire, la principale forme de lutte aujourd'hui dans le monde.

1. SUR LA CONSTRUCTION DU PARTI

Caractère du Parti. Nous nous basons sur le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, principalement la pensée Gonzalo, c'est-à-dire

sur la plus haute expression de l'humanité: l'idéologie du prolétariat la seule qui soit véritable, scientifique et invincible.

Nous luttons pour le Programme Communiste dont l'essence est d'organiser et diriger la lutte de classes du prolétariat, afin qu'il conquière le pouvoir politique, réalise la révolution démocratique, la révolution socialiste et les révolutions culturelles et s'achemine vers le Communisme, but inaltérable, vers lequel nous marchons.

Nous nous basons sur la ligne politique générale de la révolution, c'est-à-dire sur les lois qui régissent la lutte de classes pour la prise du Pouvoir que le Président Gonzalo a établi avec ses cinq éléments:

- 1) Ligne internationale ;
- 2) Révolution démocratique ;
- 3) Ligne militaire ;
- 4) Ligne de construction des trois instruments de la révolution ;
- 5) Ligne de masses.

La ligne militaire est le centre de la ligne politique générale.

Nous nous forçons dans l'internationalisme prolétaire, car nous concevons notre révolution comme une partie de la révolution prolétarienne mondiale. Et nous conservons notre indépendance idéologique, politique et organisationnelle, en nous appuyant sur nos propres efforts et sur les masses.

C'est un Parti de nouveau type qui a engendré le Chef de la révolution péruvienne, le Président Gonzalo, le plus grand marxiste-léniniste-maoïste vivant, qui dirige le Parti, et représente la garantie du triomphe de la révolution et qui nous mènera jusqu'au Communisme.

La militarisation du Parti Communiste et la construction concentrique. Le Président pose la thèse que tous les Partis Communistes doivent se militariser pour trois raisons :

Premièrement, parce que nous nous trouvons à l'offensive stratégique de la révolution mondiale, la période durant laquelle l'impérialisme et la réaction seront balayés de la face de la Terre au cours des prochaines 50 à 100 années ; époque marquée par la violence dans laquelle se manifestent toutes sortes de guerres.

Nous voyons la réaction se militariser toujours davantage, militariser les anciens Etats, leur économie, provoquer des guerres d'agression, trafiquer avec la lutte des peuples et tendre à une guerre mondiale.

Mais la révolution étant la tendance principale dans le monde, la tâche des Partis Communistes consiste à arborer la révolution en concrétisant la forme principale de lutte : la guerre populaire, afin d'opposer la guerre révolutionnaire à la guerre contre-révolutionnaire mondiale.

Deuxièmement, il faut conjurer la restauration capitaliste.

Quand la bourgeoisie perd le Pouvoir, elle s'introduit dans le Parti se sert de l'armée, cherche à usurper le pouvoir et détruire la dictature du prolétariat pour restaurer le capitalisme.

C'est pourquoi les Partis Communistes doivent se militariser et exercer la dictature générale des trois instruments; se forger dans la guerre populaire et renforcer l'organisation armée des

masses, la milice populaire, afin qu'elle englutisse l'armée.

C'est pour cela que le Président Gonzalo nous dit : « Premièrement et principalement forger des militants communistes, des combattants et des administrateurs ». Pour cela, chaque militant se forge dans la guerre populaire et se maintient vigilant en vue de toute tentative de restauration.

Troisièmement, nous marchons vers une société militarisée. En militarisant le Parti nous faisons un pas en direction de la militarisation de la société, perspective stratégique qui garantit la dictature du prolétariat.

La société militarisée est cette mer armée des masses dont nous parlaient Marx et Engels, qui préserve la conquête et défend le Pouvoir conquis.

Nous nous basons sur l'expérience de la révolution chinoise, de la base anti-japonaise de Yen-an qui était une société militarisée dans laquelle tout naissait du fusil, le Parti, l'Armée, l'Etat, la politique nouvelle, l'économie nouvelle et la nouvelle culture.

Ainsi l'on développera le communisme de guerre. Au cours de la Ière Conférence Nationale, en novembre 1979, le Président Gonzalo présenta la thèse de la nécessité de la militarisation du Parti Communiste du Pérou.

Puis, durant les premiers mois de 1980, quand le Parti se préparait à déclencher la guerre populaire, il posa le développement de la militarisation du Parti à travers les actions, se basant sur ce que disait le grand Lénine qu'il fallait réduire le travail non militaire pour le centrer sur le travail militaire car, le temps de la paix s'achevait et l'on entrait dans un temps de guerre et que, pour cette raison, tous les effectifs devaient être militarisés.

Il fallait prendre le Parti comme axe central et construire l'Armée autour de lui et, avec ces instruments, avec les masses en guerre populaire, construire autour d'eux l'Etat nouveau.

Il disait aussi que la militarisation du Parti ne peut se réaliser qu'à travers des actions concrètes de la lutte de classes, actions concrètes de caractère militaire.

Cela ne signifie pas que nous réalisons exclusivement des actions militaires de différents

types (actions de guérillas, de sabotage, d'élimination sélective, de propagande et agitation armées), mais que nous devons adopter principalement ces formes de lutte pour stimuler et développer la lutte de classes avec l'endoctrinant des faits dans ce genre d'actions qui sont les formes de lutte principales de la guerre populaire.

La militarisation du Parti a ses antécédents dans Lénine et le Président Mao ; mais c'est un point nouveau que le Président Gonzalo a développé, en tenant compte des nouvelles circonstances de la lutte de classes et qu'il faut prévoir l'apparition de nouveaux problèmes qui se résoudront à travers l'expérience.

Cela impliquera, nécessairement un processus de lutte entre l'ancien et le nouveau afin que ce dernier se développe davantage ; la guerre étant la forme supérieure de résoudre les contradictions, elle renforce les facultés des hommes pour trouver des solutions.

C'est la militarisation du Parti qui nous a permis d'entreprendre et de développer la guerre populaire ; et nous considérons que cette

expérience a valeur universelle, c'est pourquoi la militarisation des Partis Communistes du monde est une exigence et une nécessité.

La construction concentrique des trois instruments est la concrétisation organique de la militarisation du Parti et en synthèse, cela se résume à ce que le président Gonzalo enseigne : « Le Parti est l'axe de toutes choses, il dirige de façon absolue les trois instruments, sa propre construction, et de façon absolue, également, l'armée et l'Etat nouveau comme dictature unifiée, qui tend à la dictature du prolétariat. »

Les six aspects de la construction du Parti.

La construction idéologique.

Les militants se forment sur la base de l'unité du Parti le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, principalement la pensée Gonzalo.

Nous disons marxisme-léninisme-maoïsme car c'est l'idéologie universelle du prolétariat, classe ultime de l'histoire, idéologie que l'on doit appliquer aux conditions concrètes de chaque révolution et qui doit engendrer sa pensée guide.

Dans notre cas, la révolution péruvienne a engendré la pensée Gonzalo, car le Président Gonzalo est la plus haute expression de la fusion de l'idéologie universelle avec la pratique concrète de la révolution péruvienne.

La construction politique.

Les militants se forment dans le Programme et les Statuts, la ligne politique générale et la ligne militaire comme centre, et les lignes spécifiques, dans la Politique générale, et les politiques spécifiques ; et dans les plans militaires du Parti. La politique doit toujours être aux commandes et c'est notre point fort.

La construction organique.

L'aspect organique suit l'aspect politique et, en tenant compte du fait que la ligne ne suffit pas, il faut monter, simultanément, les appareils organiques selon la structure organique, le système organique et le travail du Parti. Structure organique, le Parti se base sur le centralisme démocratique, principalement le centralisme.

On établit deux réseaux militants armés : le réseau territorial qui comprend une juridiction

et le réseau mobile dont la structure se déplace. Le système organique c'est la distribution des forces en fonction du point principal et des points secondaires où agit la révolution. Le travail militant est la relation entre le travail secret, qui est le travail principal, et le travail ouvert. L'importance des cinq nécessités : le centralisme démocratique, la clandestinité, la discipline, la surveillance et le secret ; le centralisme démocratique en particulier.

La direction.

Nous sommes pleinement conscients que, au cours de l'histoire, aucune classe n'a pu imposer sa domination si elle n'a pas promu ses chefs politiques, ses représentants d'avant-garde, capables d'organiser le mouvement et de le diriger.

Et le prolétariat péruvien au cours de la lutte de classes a engendré la direction de la révolution et sa plus haute expression: la direction du président Gonzalo qui possède la théorie révolutionnaire, connaît l'histoire et a une profonde compréhension du mouvement pratique.

Au long d'une dure lutte entre les deux lignes, il a triomphé du révisionnisme, du liquidationisme de droite et de gauche, de la ligne opportuniste de droite et du « droitisme ». Il a reconstitué le Parti, il le dirige au sein de la guerre populaire et il est devenu le plus grand marxiste-léniniste-maoïste vivant. C'est un grand stratège politique et militaire, un philosophe, un grand guide pour les communistes, le centre de l'unification du Parti.

La réaction a deux principes pour détruire la révolution : anéantir la direction et isoler la guérilla des masses ; mais, en synthèse, ce qu'elle vise c'est anéantir la direction car c'est elle qui permet de maintenir l'orientation et de la matérialiser. Notre Parti a défini le rôle déterminant de la direction et l'obligation de tous les militants de lutter constamment pour défendre et préserver la direction du Parti et, tout spécialement, la direction du Président Gonzalo, notre chef, contre toute attaque qu'elle provienne de l'intérieur ou de l'extérieur du Parti ; nous suivons sa direction et son commandement personnel, en arborant les consignes : « Apprendre du président Gonzalo » et « Incarner la pensée Gonzalo ».

Nous nous basons sur la direction collective et sur la direction d'une personne; nous tenons compte du rôle des dirigeants et comment, à travers de la guerre populaire, au cours de la rénovation de la direction, la direction de la révolution se forme et se trempe.

Nous soutenons le principe que le commandement ne meurt jamais.

Nous, les marxistes-léninistes-maoïstes, pensée Gonzalo, nous suivons le Président Gonzalo et nous incarnons la pensée Gonzalo.

La lutte des deux lignes.

Le Parti est une contradiction où s'exprime la lutte de classes comme lutte de deux lignes entre la gauche et la droite.

La lutte des deux lignes est le moteur du développement du Parti, c'est grâce à sa conduction juste et correcte que la gauche s'impose.

Nous combattons la conciliation car elle alimente la droite.

Tous, militants, cadres, dirigeants, ainsi que les combattants et les masses, doivent pratiquer la critique et l'auto-critique en assumant la philosophie de la lutte et en avançant à contre-courant, en tenant compte du fait que le Comité Central représente l'oeil du cyclone car c'est en son sein que se manifeste la lutte de classes la plus aiguë.

C'est grâce à la façon juste et correcte du Président Gonzalo de conduire la lutte des deux lignes, que l'unité du Parti s'est maintenue et que la guerre populaire s'est développée.

En général, le révisionnisme représente le danger principal, bien que le Parti continue à se développer contre les critères, les opinions, attitudes et positions de droite, en tant que lutte dans le sein du peuple.

Il est nécessaire d'organiser la lutte des deux lignes pour imposer la ligne du Parti, au moyen d'un plan destiné à la développer de façon organisée.

Travail de masses.

Nous appliquons le principe: « Les masses font l'histoire ». Le Parti dirige la lutte de masses en fonction du Pouvoir, la revendication principale. Nous réalisons le travail de masses dans, et pour, la guerre populaire, en nous basant sur les masses de base, ouvriers et paysans, principalement les pauvres, sur la petite bourgeoisie et nous neutralisons, ou nous gagnons, la bourgeoisie moyenne selon les conditions.

Nous suivons la loi d'incorporer les masses et l'unique tactique marxiste d'« aller au plus profond », éduquer les masses dans la violence révolutionnaire et dans la lutte implacable contre le révisionnisme. Le travail de masses du Parti se réalise à travers l'Armée et l'on mobilise, politise, arme et organise les masses en Pouvoir nouveau dans les campagnes et en Mouvement Révolutionnaire de Défense du Peuple dans les villes.

En synthétisant, grâce à la lutte et à la direction du Président Gonzalo, nous avons un Parti marxiste-léniniste-maoïste, pensée Gonzalo, Parti de type nouveau qui dirige la guerre populaire et a ouvert la perspective de la conquête du Pouvoir total dans le pays en servant la révolution mondiale.

2. SUR LA CONSTRUCTION DE L'ARMÉE POPULAIRE DE GUERRILLA

Caractère de l'Armée.

L'Armée Populaire de Guérilla est une armée de type nouveau qui réalise les tâches politiques de la révolution que le Parti a établi.

Elle applique le principe maoïste: « Le Parti commande au fusil et nous ne permettrons jamais que le fusil commande au Parti ».

L'Armée accompli trois tâches: combattre, qui est la principale, comme cela revient à la forme principale de l'organisation; mobiliser, ce qui est très important car, par ce moyen, on réalise le travail de masses du Parti, en politisant mobilisant organisant et armant les masses; produire, en pratiquant l'auto-ravitaillement pour ne pas être à charge des masses.

C'est une armée fondamentalement paysanne que le Parti dirige absolument.

Le Président Gonzalo nous enseigne que : « Les légions de fer de l'Armée Populaire de Guérilla se

basent sur le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée guide, qui est le fondement de son invincibilité; elles se forgent dans une vie dure, dans le sacrifice et en défiant la mort, ce qui les élèvent jusqu'à l'héroïsme révolutionnaire. »

L'Armée Populaire de Guérilla. Marx établit que le prolétariat avait besoin de sa propre armée et posa la thèse de tout le peuple armé.

Lénine créa l'armée Rouge et élaborait la thèse de la milice populaire dotée des fonctions de la police, de l'armée et de l'administration.

Le Président Mao développa la construction des forces armées révolutionnaires avec l'immense participation des masses. La guerre populaire concrétise son caractère de masses en trois grandes coordinations.

Le Président Gonzalo, en se basant sur ces thèses marxistes-léninistes-maoïstes et en tenant compte de la situation spécifique de la guerre populaire, posa la conformation d'une Armée Populaire de Guérilla.

Dès les débuts de la préparation de la guerre populaire, le Président Gonzalo conçut la

nécessité de construire la principale organisation pour mener la guerre populaire, vaincre l'ennemi et construire le nouvel Etat.

Et, le 3 décembre 1979, on décida de constituer la « Ière Compagnie de la Ière Division de l'Armée Rouge. » En 1980, avec le « début » se concrétisèrent les détachement et les pelotons et nous décidâmes de passer de l'état de masses désorganisées à celui de masses militairement organisées.

En 1983 il devint nécessaire de faire un bond dans la construction des forces armées révolutionnaires; les milices populaires s'étaient considérablement accrues ce qui démontrait que les masses voulaient combattre.

Et puis, les forces armées réactionnaires étaient entrées en action contre nous.

Alors, au cours de la réunion du Comité Central élargi, le Président Gonzalo proposa de concrétiser l'Armée populaire de Guérilla.

Pourquoi une Armée ?

Parce que c'était une nécessité politique afin d'affronter l'ennemi et de développer la guerre populaire.

Ce fut un accord de tout le Parti au milieu de la lutte entre deux lignes, contre le « droitisme » qui s'opposait à l'incorporation des milices à l'Armée.

Pourquoi de Guérilla ?

Parce que c'est l'application de la guerre de guérilla à l'étape de « Développer la guerre de guérillas ».

Ce n'est pas une armée régulière, mais de guérillas; pourtant, ses caractéristiques lui permettaient même -si cela était nécessaire - d'agir comme une espèce d'armée régulière. Pourquoi populaire ?

Parce qu'elle est composée de masses populaires, principalement par les paysans pauvres.

Cette Armée sert le peuple car elle représente leurs intérêts. La façon dont le président Gonzalo conçoit l'Armée Populaire de Guérilla est très importante, il y incorpore les milices populaires conformées par trois forces: les forces principales, locales et celles de base qui agissent dans les campagnes, aspect principal, et dans les villes comme complément.

C'est un grand pas en direction de la mer armée des masses.

La construction de l'Armée Populaire de Guérilla.

La formation de l'armée se base sur les hommes, non pas sur les armes.

Notre armée est composée de paysans, principalement les pauvres, du prolétariat et de la petite bourgeoisie. Elle arrache ses armes à l'ennemi et emploie également toute sorte d'armes élémentaires.

Notre consigne est: « Conquérir des armes! », les prendre à l'ennemi à n'importe quel prix. La formation doit se différencier de la construction.

La construction idéologico-politique est le principal; elle se base sur le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, sur les lignes politiques et militaires du Parti et tout son travail politique et son travail de masses est placé sous la direction du Parti.

On organise le Parti à tous les niveaux de l'Armée; on applique le commandement double: politique et militaire et l'on mène la lutte entre deux lignes,

la ligne militaire prolétarienne et la ligne militaire bourgeoise.

De plus, l'armée révolutionnaire exige la conformation de trois Départements: Politique, Militaire, et Logistique.

La construction militaire est importante. Armée de la théorie et de la pratique de la guerre populaire, de la ligne militaire et des plans militaires du parti, l'armée s'organise en pelotons, compagnies et bataillons dans la campagne, et dans les villes en détachements spéciaux, détachements et milices populaires.

Cette construction se base, également, sur la lutte entre deux lignes.

Les trois forces: la principale, les locales et celles de base jouent un rôle spécifique: celui de soutien du nouvel Etat. « Développer les compagnies, renforcer les pelotons et tendre à en faire des bataillons! » est toujours une consigne actuelle.

L'instruction est nécessaire et indispensable.

Elle tend à augmenter la combativité; on ne peut éviter l'épreuve et le don du commandement est la clé de l'action. L'entraînement spécialisé élève les formes de lutte.

L'organisation du courage a un caractère de classe et renforce la combativité parce que l'on combat avec un désintéressement absolu et pleinement convaincu de la justesse de notre cause.

En résumant, le président Gonzalo a créé l'Armée Populaire de Guérilla comme armée de type nouveau; il a établi la ligne de construction basée sur le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, afin qu'elle accomplisse les tâches politiques de la révolution.

C'est un exemple qui se présente au monde et qui sert la révolution mondiale.

3. SUR LA CONSTRUCTION DE L'ETAT NOUVEAU

Caractère de l'Etat nouveau. Le Pouvoir constitue la tâche centrale de la révolution et le Front est le troisième instrument.

Ainsi, en appliquant la thèse magistrale du Président Mao, « Sur la Démocratie Nouvelle », le Président Gonzalo nous expose notre conception d'une dictature unifiée qui concrétise la République Populaire de Démocratie Nouvelle.

En partant du lien qui existe entre Etat et Front, le Front Révolutionnaire de Défense du Peuple se concrétise à partir de Comités Populaires dans la campagne, et dans les villes simplement comme Mouvement Révolutionnaire de Défense du Peuple.

Nous construisons l'Etat nouveau dans la campagne pour, finalement, concrétiser le Pouvoir dans tout le pays.

En tant que système d'Etat, c'est une dictature unifiée d'ouvriers et de paysans, principalement les pauvres, et de petite bourgeoisie, qui respecte les intérêts de la bourgeoisie moyenne, dictature placée sous la direction du prolétariat représenté par le Parti qui exerce son hégémonie à travers l'alliance ouvrière-paysanne.

En tant que système de gouvernement il fonctionne à travers les Assemblées Populaires.

L'Etat nouveau et la fluidité de la guerre.

La construction de l'Etat nouveau suit la flexibilité de la Guerre Populaire; cet Etat peu

s'étendre, ou se contracter, disparaître en un endroit et apparaître à un autre.

Il est fluide.

Comme nous l'enseigne le Président Mao: « Notre République démocratique d'ouvriers et de paysans est un Etat, mais, actuellement, il ne l'est pas encore dans toute l'extension du terme; notre territoire est encore restreint et l'ennemi rêve constamment de nous anéantir ».

Il faut toujours tenir compte du système de bases d'appui, des zones de guérillas, des zones d'opérations et des points d'action, car cela constitue le milieu dans lequel se développe l'Etat nouveau et c'est la clé pour conserver l'orientation stratégique. C'est dans ce milieu que se meut sa colonne vertébrale, l'Armée Populaire de Guérilla, que dirige le Parti.

La construction de l'Etat nouveau. « Renforcer les Comités populaires, développer les Bases et faire avancer la République Populaire de Démocratie Nouvelle! », telle est la consigne qui continue à guider sa construction.

Nous luttons pour la conquête du Pouvoir pour le prolétariat et le peuple, pas pour un pouvoir personnel.

Nous nous opposons à l'errance et à ce qu'on laisse de côté les Bases d'appui.

L'Etat nouveau se construit au milieu de la guerre populaire en suivant un processus de développement spécifique ; dans notre cas, il se construit d'abord dans les campagnes jusqu'à encercler les villes et le concrétiser dans tout le pays.

Au cour de ce processus l'ancien Etat se détruit et la contradiction ancien Etat-nouvel Etat s'exprime, faisant échouer tous les plans politiques et militaires de la réaction et en incorporant les masses.

Le Président Gonzalo, au cours de la Conférence Nationale Elargie, en novembre 1979, établit la relation entre Front-Etat Nouveau, en appliquant la théorie du président Mao.

Et lors de la Ière Ecole Militaire, en avril 1980, il nous dit : « dans notre esprit, dans notre coeur, dans notre volonté nous portons le Pouvoir populaire... Camarades, n'oublions pas le Pouvoir Populaire, l'Etat de la classe ouvrière.

L'Etat des ouvriers et des paysans marche avec nous, nous le portons à la pointe de nos fusils, il

vit dans notre esprit, il palpite entre nos mains, et il demeurera toujours parmi nous, il brûlera toujours dans notre coeur.

Ne l'oublions jamais, c'est la première chose qui doit occuper notre esprit.

Camarades, le pouvoir populaire naîtra fragile, faible, car il sera nouveau, mais il est destiné à se développer à travers le changement, les variations, la fragilité, comme une tendre plante.

Que les racines que nous planterons dès le début soient le futur d'un vigoureux Etat. Tout cela, camarades, commencera à naître des plus modestes, des plus simples actions que, demain, nous réaliserons. »

En 1980 apparaissent les Comités de Distribution, germe du nouvel Etat.

En 1982, les premiers Comités Populaires firent leur apparition; ils se multiplièrent à la fin de l'année, ce qui mena la réaction à disposer l'entrée des forces armées réactionnaires dans la lutte contre la guerre populaire, car son Pouvoir se voyait menacé.

En 1983 nous décidâmes du Grand Plan de Conquérir des Bases, dont l'une des tâches

consistait à conformer le Comité Organisateur de la République de Démocratie Nouvelle.

A partir de ce moment, nous avons poursuivi la lutte contre le rétablissement de l'ancien pouvoir par l'ennemi et le contre-rétablissement du Pouvoir nouveau en appliquant la défense, le développement et la construction.

C'est ainsi qu'en traversant des fleuves de sang, se développe le Pouvoir nouveau, les Comités Populaires se trempent en de durs combats contre l'ennemi, arrosés par le sang des masses paysannes, celui des combattants et des militants. En mars 1983, au cours du Comité Central Elargi, le Président Gonzalo développe davantage la ligne de construction du Front-Etat-Nouveau.

Il établit les niveaux de l'organisation de l'Etat nouveau: Comités Populaires, Bases d'appui et République Populaire de Démocratie Nouvelle.

Les fonctions de la base d'appui et du Comité Organisateur de la République Populaire de Démocratie Nouvelle sont de direction, planification, organisation et chaque Base doit élaborer son propre plan spécifique.

Il établit que les Comités Populaires représentent la matérialisation de l'Etat nouveau; ce sont des Comités de Front Unique dirigés par des Commissaires chargés de fonctions étatiques; ils sont élus par les Assemblées de Représentants et peuvent être révoqués.

Jusqu'à maintenant ils sont clandestins, ils fonctionnent avec des Commissions que le Parti dirige en appliquant les « trois tiers »: un tiers de communistes, un tiers de paysans et un tiers de progressistes et ils sont soutenus par l'Armée. Ces Comités Populaires appliquent la dictature populaire, la coercition et la sécurité, tout en exerçant la violence fermement et avec décision afin de défendre le Pouvoir nouveau contre ses ennemis et de protéger les droits du peuple.

L'ensemble des Comités Populaires constitue une Base d'appui et l'ensemble des Bases d'appui représente un ensemble qui construit la République Populaire de Démocratie Nouvelle actuellement en formation.

Nous sommes passés de la phase de conquérir des Bases à celle de Développer des Bases, ce qui constitue la stratégie politique actuelle.

Nous devons semer le Pouvoir Nouveau de plus en plus et, dans ce but il faut appliquer les cinq formes établies, surtout maintenant quand les conditions s'orientent en perspective de la conquête du Pouvoir dans tout le pays.

En résumé, le Président Gonzalo a établi la ligne de la construction de l'Etat Nouveau et de deux Républiques, deux chemins, deux axes qui s'opposent.

Nous avons avancé dans l'établissement de nouvelles relations sociales de production et le République Populaire de Démocratie Nouvelle en formation brille, défiant l'ancien Etat, et la perspective de la conquête totale du Pouvoir s'ouvre devant nous.

Cet exemple encourage les révolutionnaires du monde entier et, tout spécialement, le prolétariat international.

En tant que marxiste-léniniste-maoïstes, pensée Gonzalo, principalement la pensée Gonzalo, nous assumons la ligne de la construction des trois instruments de la révolution: le Parti Communiste du Pérou – la forme la plus élevée d'organisation et première société politique -, l'Armée Populaire

de Guérilla – forme principale d'organisation – et Front-Etat Nouveau – tâche centrale de la révolution -.

Ces instruments qui, dans l'ardeur de la guerre populaire se construisent dans notre patrie en traversant un fleuve de sang dans lequel, héroïquement, les communistes, les combattants et les masses laissent leur vie pour concrétiser la ligne politique juste et correcte que le Président Gonzalo a établi.

Et que les survivants brandissent le drapeau où s'inscrit la consigne de la poursuivre au service de notre but le: Communisme.

VIVE LA MILITARISATION
DU PARTI COMMUNISTE DU PEROU !

VIVE L'ARMEE POPULAIRE DE GUERILLA !

VIVE LA REPUBLIQUE POPULAIRE DE
DEMOCRATIE NOUVELLE EN
FORMATION !

POUR LA CONSTRUCTION
CONCENTRIQUE DES TROIS
INSTRUMENTS ! ■